

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

OEUVRES
DE
MACROBE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N^o 24.

OEUVRES
DE
MACROBE,

TRADUITES

PAR CH. DE ROSOY,
ANCIEN CENSEUR-ADJOINT AU PRYTANÉE DE SAINT-CYR.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT, LIBRAIRE,
RUE JACOB, N^o 24.

MDCCCXXVII.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TRAITÉ

DES

VERBES GRECS ET LATINS.

TRAITÉ

SUR

LA DIFFÉRENCE ET LA CONCORDANCE

DES

VERBES GRECS ET LATINS,

PAR A. MOTTET,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE.

LA nature a établi la plus étroite liaison entre la langue grecque et la langue latine; car les mêmes parties du discours, si on en excepte l'article que les Grecs seuls ont employé, les mêmes règles, les mêmes tours, les mêmes constructions se font remarquer dans l'une et l'autre langue, au point que celui qui aurait appris les secrets de l'une saurait presque les deux. Cependant elles diffèrent sous beaucoup de rapports, et chacune d'elles a des propriétés que les Grecs appellent *idiomes*.

CHAPITRE I.

De la différence et des rapports des verbes dans les deux langues.

Dans les deux langues, les verbes nous présentent différentes modifications qu'on appelle *personnes, nombres, formes, conjugaisons, temps, modes*; les Grecs ont donné à ces derniers le nom de ἑγκλισις. Les Latins déterminent par la forme quelle est la personne qui parle. Le genre est chez eux ce que les Grecs entendent par διάθεσις. Ils construisent presque toujours avec les mêmes cas. Ainsi ils disent, *miseror illius, pareo illi, veneror illum*; φροντίζω τοῦδε, πείθομαι τῷδε, φιλῶ τόνδε. Le grec ne prend jamais l'ablatif. La même ressemblance existe entre les personnes : la première, *voco*; la seconde, *vocas*; la troisième, *vocat* : καλῶ, καλεῖς, καλεῖ. Il n'y a qu'une seule différence dans les nombres, c'est que jamais un auteur latin n'a employé le δυϊκόν, c'est-à-dire le *duel*, tandis que les verbes et les noms paraissent tous avoir ce nombre chez les Grecs.

CHAPITRE II.

Des formes.

Il existe une sorte de recherche dans la ressemblance qu'ont entre elles les formes grecques et latines. Nous disons *curro*, *percurro* ; ils disent τρέχω, διατρέχω. Ces verbes se composent de quatre manières, dans l'une et l'autre langue. De deux mots entiers, *produco* ; d'un mot entier et d'un mot altéré, *perficio* ; d'un mot altéré et d'un mot entier, *accedo* ; enfin de deux mots altérés, *occipio*. De même en grec de deux mots parfaits, συντρέχω ; d'un mot parfait et d'un mot défectueux, προσκυνῶ ; d'un mot défectueux et d'un mot parfait, συμβάλλω ; et de deux mots défectueux, κωμωδῶ. Il y a ensuite des verbes composés, de manière que les mots qui les composent ne peuvent se séparer, comme *suspicio*, *complector*, et en grec le verbe συντρέχω. Cette langue admet dans la composition des mots qui ne seraient pas reçus comme simples. Νομῶ ne signifie rien, et cependant on dit οἰκονομῶ. De même δομῶ et δομεύω servent à composer οἰκοδομῶ et βοσποδομεύω. Les Latins ne disent pas *facior*, ni *grego* ; mais on dit

très-bien *conficior* et *afficior*, et *congrego*. Quelquefois deux prépositions sont jointes aux verbes grecs et latins. Dans Homère, par exemple, on trouve προπροκυλινδόμενος; et dans Virgile, *pede prosubigit terram*. Souvent le latin change la première syllabe du verbe composé, *teneo*, *contineo*; souvent il ne la change pas, *lego*, *neglego*. En grec, une préposition ajoutée n'altère jamais la première syllabe : ἐάλλω, ἀμφιβάλλω; διαβάλλω, καταβάλλω; ἄγω, συνάγω, προάγω, διάγω, φέρω, προφέρω, διαφέρω, αναφέρω· δέρω, ἐκδέρω· φιλῶ, καταφιλῶ.

Souvent aussi le verbe reste intact, et la préposition seule est corrompue : λέγω, συλλέγω; ἐάλλω, συμβάλλω; τρέχω, ἐκτρέχω (1). Il en est de même chez les Latins, *fero*, *refero*. *Aufugio* et *aufero* sont composés de la préposition *ab*, et ce sont les seuls verbes dans lesquels Cicéron ait changé la préposition, et qui expriment cependant une action rétrograde. Nigidius pourtant pense que le mot *autumo* est composé de la même préposition, comme, par exemple, *ab* et *cæstimo*. Ainsi, *abnumero* est la même chose que *numero*. Mais *autumo* a le même sens que *dico* et que *censeo*. Les verbes grecs, lorsqu'ils sont composés d'une préposition, gardent toujours le même accent : καταγράφω, περιφέρω, ὑπομένω, δια-

(1) Cet exemple me paraît mal choisi; car *ix* est la préposition dans toute sa pureté.

τρέχω, καταλαλῶ, προορῶ. Mais lorsqu'on leur adjoint une autre partie du discours, tantôt ils changent leur accent primitif, et tantôt ils le conservent. Ils le conservent dans les mots suivants, τίω, ἀτίω; ὄσσω, κακόσσω, d'où κχκοσσόμενος; νίπτω, χερνίπτω. C'est de ce verbe que vient χερνίψαντο δ'ἔπειτα; κιθαρίζω, χοροκιθαρίζω. Ils changent l'accent dans ceux-ci : γλύφω, καλαμογλυφῶ · γράφω, χειρογραφῶ · σθένω, εὐσθενῶ · σέβω, εὐσεβῶ. Les Latins conservent aussi *præpono*, *præcurro*, et changent la préposition dans *colligo*, *affero*. Aucune préposition jointe au verbe ne change en latin la manière de conjuguer : *clamo*, *clamas*; *declamo*, *declamas*. Les Grecs au contraire changent quelquefois la conjugaison d'un verbe en le composant : συλῶ, συλᾶς; ἱεροσυλῶ, ἱεροσυλεῖς; τιμῶ, τιμᾶς; ἀπιμῶ, ἀτιμοῖς; πειρῶ, πειρᾶς, ἐμπειρῶ, ἐμπειρεῖς : quoique quelques personnes prétendent que ces mots ne sont pas σύνθετα, mais παρασύνθετα, c'est-à-dire non composés eux-mêmes, mais formés de mots composés. Ainsi, ἱεροσυλῶ ne serait pas composé de συλῶ, mais de ἱερόσυλος; de même que ἀτιμῶ ne serait pas composé de τιμῶ, mais de ἄτιμος. Ἐμπειρῶ ne le serait pas non plus de πειρῶ, mais bien de ἔμπειρος. Et voilà les mots qu'ils appellent παρασύνθετα, mots formés *ex* συνθέτοις, c'est-à-dire de mots composés. Car ἀβλεπτῶ n'est pas dérivé de βλέπω (en ce cas il n'aurait pas de τ), mais

bien de l'adjectif ἄβλεπτος. Χειροκοπῶ ne vient pas non plus de κοπτῶ (car il aurait le τ), mais de χειρόκοπος. Voilà pourquoi ils appellent ces mots σύνθετα, et les mots qui en sont formés παρασύνθετα. Il y a des verbes composés qui prennent l'augment avant le mot qui sert à la composition : κιθαρωδῶ, ἐκιθαρώδουν, δημηγορῶ, ἐδημηγόρουν, παιδαγωγῶ, ἐπαιδαγώγουν, δυσφορῶ, ἐδυσφόρουν (1). D'autres le prennent après ce même mot : καταγράφω, κατέγραφον; περιτρέχω περιέτρεχον; διάβαλλω, διέβαλλον. Ils font à l'impératif κατάρραφε, περίτρεχε, διάβαλλε. L'accent resterait sur le verbe si la composition ne fondait pas avec ce verbe la partie du mot qui le précède immédiatement; ce qui a lieu dans certains verbes, où tantôt la lenteur d'une syllabe longue conserve au temps son accent primitif, et où tantôt la rapidité d'une brève le recule sur la syllabe précédente. Ἐνῆσαν, ἔνεσαν, πολλοὶ δ' ἔνεσαν στονόεντες οἷστοι· ἀνῆσαν, ἄνεσαν, ἄλλοτε δῆριν ἀνῆσαν; κατεῖχε, κάτεχε, νῦξ δὲ μάλα ἀνωφερῇ κάτεχ' οὐρανόν. De même, συνήψας, συναψον, συνήζας, συναξον, συνεῖλον, σύνειλε, συνῆλθον, σύνελθε; προεῖπον, πρόειπε, suivent la même analogie. Vous ne trouverez que très-rarement,

(1) On peut établir pour règle générale que tout verbe composé d'une préposition et d'un verbe simple prend l'augment après la préposition; et dans les verbes composés d'un adjectif ou d'un substantif avec un verbe simple, l'augment se place en tête du verbe ainsi composé.

je crois, une préposition dans la langue latine qui n'ajoute rien au sens du verbe ; tandis que, chez les Grecs, souvent la préposition ne change ce sens en aucune manière : ainsi εὖδω est la même chose que καθεύδω ; ἔζομαι a la même signification que κατέζομαι ; μύω a le même sens que καμμύω, comme *surgo* et *consurgo*.

CHAPITRE III.

Des conjugaisons.

En grec il y a trois conjugaisons pour les verbes où l'accent circonflexe marque au présent la dernière syllabe. On distingue ces conjugaisons par la deuxième personne qui, dans la première, est terminée par la diphthongue εῖς, comme λαλεῖς ; dans la seconde, elle est en αῖς, par l'addition de l'i qui ne se fait pas sentir dans la prononciation, comme dans τιμαῖς ; la troisième a la diphthongue οῖς, comme στεφανοῖς.

Il y a aussi six conjugaisons pour les verbes dans lesquels l'accent grave marque la pénultième ; on ne les reconnaît pas à la seconde personne, attendu que dans tous elle est terminée par la diphthongue εῖς. C'est la première personne qui, dans ces conjuga-

sons, établit une différence. Vous cherchez en effet à la première personne de chaque verbe quelle est la figurative qui précède l'ω final, et si avant cet ω vous rencontrez ε, π, φ, πτ, λείβω, γράφω, τέρπω, κόπτω, vous direz que tel verbe appartient à la première conjugaison. Si vous trouvez γ, κ, χ, λέγω, πλέκω, τρέχω, le verbe sera de la seconde; si c'est un δ, un θ, ou un τ, ἄδω, πλῆθω, ἀνύτω, il sera de la troisième. Il sera de la quatrième, s'il a pour figurative un ζ ou deux σσ, φράζω, ὀρύσσω. Vous reconnaîtrez la cinquième conjugaison à l'une des quatre liquides λ, μ, ν, ρ, ψάλλω, νέμω, κρίνω, σπείρω. La sixième est en ω pur, ῥέω, θεραπεύω. Quelques grammairiens ont même prétendu qu'il existe une septième conjugaison, composée des verbes où l'ω final est précédé des doubles ξ et ψ, ἄλέξω, ἔψω. Dans la langue latine, où aucun verbe n'admet d'accent sur la syllabe finale, on ne retrouve plus la différence établie en grec par l'accent grave et par l'accent circonflexe. Or, nous avons vu que, dans cette dernière, le second occupait la syllabe finale, et le premier la pénultième. La langue latine n'emploie donc qu'un seul accent, je veux parler du grave, qui seul se place sur nos verbes. Mais il a cela de particulier dans nos verbes, qu'il ne marque pas toujours, comme en grec, la pénultième, à quelque temps que ce soit; mais qu'au contraire il se place souvent sur l'antépénultième, comme dans

aggero, rehero. Cela ne peut être en grec; car, dans la langue commune, il ne peut arriver que, lorsque la finale est longue, l'accent soit reculé sur l'antépénultième. Ω est long de sa nature: aussi, dans ces verbes, l'accent ne pourra jamais être reculé au troisième rang de syllabes. Tous les temps des verbes grecs ne se forment pas simplement les uns des autres, comme les Latins les forment aisément; qu'il me soit permis d'en donner pour exemple la conjugaison d'un seul verbe. Τύπτω fait au parfait τέτυφα; il y a un autre parfait qui se forme autrement, τέτυπα; on appelle ce dernier parfait moyen. De même le plus-que-parfait actif est ἐτετύφειν; le plus-que-parfait moyen ἐτετύπειν. Aoriste ἔτυψα, aoriste moyen ἔτυπον. Le futur premier est τυψῶ, le futur second τυπῶ. Les temps varient de même au passif.

CHAPITRE IV.

Du présent.

Tous les verbes grecs qui finissent en ω, circonflexes ou barytons, et de quelque conjugaison qu'ils soient, gardent à la seconde personne le même nombre de syllabes qu'à la première; mais ceux terminés en μαι changent le nombre de leurs syllabes. Or tout temps présent qui se termine en μαι perd toujours une syl-

labe à sa seconde personne : φιλοῦμαι, φιλῇ; τιμῶμαι. τιμᾷ; στεφανοῦμαι, στεφανοῖ; λέγομαι, λέγῃ; γράφομαι. γράφῃ; quoiqu'à l'actif les deux personnes aient conservé le même nombre de syllabes. De même le présent qui, dans les verbes grecs, se termine en ω, sert à former les autres modes. En effet, la troisième personne, en prenant un ν, donne l'infinitif : ποιεῖν, ποιεῖν; τιμᾷ, τιμᾷν; χρυσοῦ, χρυσοῦν. La troisième conjugaison des verbes *circonflexes* ne garde la diphthongue ει qu'au thème primitif, et la change en ου aux autres modifications du verbe. Mais dans les verbes *barytons*, on retrouve la même manière de former l'infinitif : τύπτει, τύπτειν; λέγει, λέγειν. La troisième personne sert également à former l'impératif. Dans les verbes *circonflexes*, elle rejette l'accent sur la pénultième : ποιεῖ, ποίει; τιμᾷ, τίμα; χρυσοῖ, χρύσου. Dans les *barytons*, elle fait disparaître l'ι : λέγει, λέγε; γράφει, γράφε; ἄρχει; ἄρχε. Au subjonctif, il n'y a aucun changement, et la première personne du présent, soit *indicatif*, soit *subjonctif*, est la même : ποιῶ, ἐὰν ποιῶ; βοῶ, ἐὰν βοῶ; θέλω, ἐὰν θέλω; γράφω, ἐὰν γράφω. La seconde personne sert à les distinguer : ποιῶ, ποιεῖς; ἐὰν ποιῶ, ἐὰν ποιῇς. La première personne du présent, chez les Grecs, sert de même à former le participe, en prenant le ν : λαλῶ, λαλῶν, γράφω, γράφων. Le présent des verbes grecs, qui se termine en μαι, fait l'impératif, du moins dans les verbes cir-

conflexes, en rejetant la syllabe *μαι* : φιλοῦμαι, φιλοῦ; τιμῶμαι, τιμῶ; χρυσοῦμαι, χρυσοῦ; et dans les verbes barytons, le même mode se forme en rejetant la syllabe *μαι*, et en ajoutant la lettre *υ* : λέγομαι, λέγου; γράφομαι, γράφου.

CHAPITRE V.

Du prétérit imparfait.

Tous les verbes grecs, soit barytons, soit circonflexes, ont à l'imparfait la première personne du singulier semblable à la troisième du pluriel : ἐποίουν ἐγὼ, ἐποίουν ἐκείνοι. De même, dans tous les verbes grecs dont le thème primitif est en *ω*, l'imparfait fait commencer sa dernière syllabe par les mêmes lettres que la dernière syllabe du présent : τιμῶ, ἐτίμων; γράφω, ἔγραφον; τρέχω, ἔτρεχον; ou bien, si c'est une voyelle qui se rencontre au présent, il y aura aussi une voyelle au commencement de la dernière syllabe de l'imparfait : ποίω ἐποίουν, θεραπεύω ἐθεράπευον. Tout imparfait actif ou semblable à l'actif se termine par un *ν*, mais les *barytons* ont la finale brève, c'est-à-dire qu'ils se terminent toujours en *ον* : ἔτρεχον, ἔγραφον. Les *circonflexes*, ou ceux qui dérivent des verbes en *μι*, ont la finale longue : ἐκάλουν, ἐτίμων, ἐδίδουν, ἐτίθην. Enfin le verbe ῥίπτω, qui se prononce tantôt

comme s'il était marqué de l'aigu, et tantôt comme s'il était *circonflexe*, fait ἔριπτον et ἐρίπτουν. Κίω fait par la même raison ἔκιον et ἐκίουν. Il faut aussi remarquer que l'imparfait conserve le même nombre de syllabes que le présent, ou qu'il en prend une de plus. Le même nombre subsiste dans les verbes dont le présent commence par une voyelle; ceux au contraire qui commencent par une consonne reçoivent une augmentation de syllabes : ἄγω, ἤγον; λέγω, ἔλεγον, et ce n'est pas sans motif; car ceux qui n'ont pas d'augment syllabique ont un augment temporel, puisqu'ils changent la première voyelle brève en longue, comme dans ἄγω, α, qui est bref, est changé en la longue η, ἤγον. Souvent cependant ils ne prennent pas d'augment, par licence poétique.

Quelquefois la première voyelle, lorsqu'elle est brève, ne change pas de nature; mais elle s'en adjoint une autre, afin de former ensemble une syllabe longue: ἔχω, εἶχον; ἔλχω, εἶλχον; ἔρπω, εἶρπον. D'autres fois elle ne se change point, elle ne prend pas d'autre voyelle avec elle, et reste telle qu'elle était : ἰδρύω, ἰδρουν; ὑδρεύω, ὑδρευον. Mais alors ι et υ, qui se prononcent brefs au présent, se prononcent longs à l'imparfait. Ἰσθετῶ reste tel qu'il était, ὑποθέτουν; car il ne peut pas prendre d'augment, puisque, grace à la diphthongue, il est long au présent. Il arrive cependant que les diphthongues, surtout les diphthongues

communes, se changent en leurs longues correspondantes. Ainsi *αι* et *οι*, qui sont des diphthongues communes (1), et qui sont souvent regardées comme brèves, se changent en *η* ou en *ω* : *αἰνῶ*, *ἦνουν*; *οἰκῶ*, *ῥκουν*. Je sais aussi que la diphthongue *αυ*, qui n'a jamais passé pour une diphthongue commune, se change ordinairement : *αὐδῶ*, *ἡῦδουν*; *αὐχῶ*, *ἡῦχουν*; *ου* et *ει* demeurent immuables : *οὐρῶ*, *οὔρουν*; *οὐτάζω*, *οὔταζον*; *εἰκονίζω*, *εἰκονίζον*; *εἰκάζω*, *εἰκαζον*, car l'imparfait *ἦκαζον* est une forme attique. A plus forte raison, ceux dont la quantité ne peut être allongée restent aussi immuables : *ὠνοῦμαι*, *ὠνούμεην*; *ἦχῶ*, *ἦχουν*. Excepté *ἐορτάζω* et *ὀψείω*. Quoique chez les Grecs tous les imparfaits ne changent jamais la syllabe du milieu, mais seulement la dernière ou la première, l'un de ces deux verbes que nous avons cités a changé seulement celle du milieu, *ἐώρταζον*, tandis qu'il eût dû faire *ἡώρταζον*. L'autre a changé la première syllabe et celle du milieu : *ὀψείω*, *ῶψεον*. *Ὀρῶ* et *ἐώρων* ne sont pas contraires à la règle; car *ὀρῶ* devrait faire *ῶρων*, mais on a ajouté l'*ε* par redondance, et au lieu de *ῶρων* on a fait *ἐώρων*. De même *οἶνοχόω* devrait faire *ῶνοχόουν*, et on dit *ἐωνοχόουν*. On dit aussi *ἔην* pour *ἦν*.

(1) Macrobe a commis, je crois, une petite erreur. On appelle *communes* ou *propres* les diphthongues formées d'une des trois *prépositives* brèves *α*, *ε*, *ο*, et d'une des deux *subjonctives* *ι*, *υ*.

Cette addition superflue ne se rencontre pas seulement dans les verbes; on l'a aussi employée dans les noms, comme dans ἔδνα, ἐεδνα, et autres semblables. Ἀναβαίνω et ἐπέχω ont changé la seconde syllabe et non la première, parce que la première n'appartient pas au verbe, mais à la préposition. Les verbes sont βαίνω et ἔχω; ils font ἔβαινον, εἶχον. De là on dit ἀνέβαινον et ἐπέεχον. Ἀναισχυντῶ change la première syllabe, ἡναισχύντουν, parce que c'est un verbe dérivé d'un nom, c'est-à-dire ῥῆμα ὀνομαστικόν : ἀναίσχυντος, ἀναισχυντῶ. Les verbes dérivés de mots composés s'appellent παρασύνθετα, et leur première syllabe est celle qui se modifie, comme φίλιππος, φιλιππίζω, ἐφιλιππίζον. Je sais bien que σύμμαχος et συνήγορος sont des mots composés, qu'ils forment des verbes appelés παρασύνθετα : συμμαχῶ, συνηγορῶ, et que l'augment qui modifie ces verbes ne se place pas en dehors, mais dans le corps du mot : συμμαχῶ, συνεμάχουν; συνηγορῶ, συνηγόρουν; or il en est ainsi parce que la préposition a sa signification dans ces deux verbes. Mais lorsqu'elle n'ajoute rien au sens, alors l'imparfait se modifie en dehors, c'est-à-dire qu'on y ajoute une voyelle, comme si le thème du présent commençait par une consonne : καθίζω, ἐκάθιζον, καθεύδω, ἐκάθευδον. Ἰζω est la même chose que καθίζω; εὖδω est la même chose que καθεύδω, parce qu'ici la préposition ne signifie rien. Mais dès que cette préposition ajoute

au sens du verbe, alors nous cherchons, pour former l'imparfait, quelle est la première syllabe du verbe en ôtant la préposition; et si le verbe commence par une voyelle, bien que la préposition ait une consonne, cependant nous changeons la voyelle brève en longue, comme *συνάγω*, *συνῆγον*, parce que *ἄγω* n'est pas la même chose que *συνάγω*. De même, si la préposition qui emporte un sens avec elle commence par une voyelle, tandis que le verbe commence par une consonne, l'imparfait n'altère en rien et ne change pas la voyelle de la préposition, mais il ajoute une voyelle à la consonne du verbe, comme dans *ἐνιχαίρω*, *ἐνέχαιρον*, parce que *ἐνιχαίρω* et *χαίρω* ne sont pas la même chose. On voit assez clairement qu'une voyelle ajoutée à une consonne est nécessairement brève, parce qu'elle ne peut s'allonger au-delà d'un temps : *λέγω*, *ἔλεγον*; *λέγομαι*, *ἐλεγόμην*. C'est ainsi que *βούλομαι* et *δύναμαι* font, d'après la règle générale, *ἐβουλόμην*, *ἐδυνάμην*; et si nous rencontrons souvent *ἡβουλόμην*, *ἡδυνάμην*, c'est une licence que se permet le dialecte attique. La dernière syllabe de l'imparfait varie aussi beaucoup; ainsi la première et la troisième conjugaison, dans les verbes circonflexes, font l'imparfait en *ουν* : *ἐποίουν*, *ἐχρύσουν*; la seconde conjugaison le fait en *ων* : *ἔβόων*. Ces formes se changent de cette manière au passif ou au moyen : *ἐποιούμην*, *ἐχρυσούμην*, *ἔβόωμην*. En grec, l'indicatif est le seul mode qui distin-

gue le présent et l'imparfait ; les autres modes les réunissent. Ainsi on dit φιῶ, ἐφιλοῦν ; mais à l'impératif φίλει, le présent et l'imparfait ne font qu'un. De même, au subjonctif, ἐάν φιῶ ; à l'optatif, εἰ φιλοῖμι, et à l'infinitif, φιλεῖν, où les Grecs conjuguent les deux temps en un seul.

CHAPITRE VI.

Du parfait.

Le parfait, chez les Grecs, se forme, non du présent, mais du futur, et c'est avec raison ; car tout ce qui a été fait a d'abord été à faire. Tout parfait des verbes grecs est plus long d'une syllabe ou d'un temps que son thème primitif : λέλυκα, ὥπτηκα. Il ne faut pas s'inquiéter si πεποίηκα ou πεφίληκα, et autres mots semblables allongent le thème primitif du verbe, non d'une seule syllabe, mais de deux. Car nous avons dit que le thème du parfait n'est pas le présent, mais le futur ; et le parfait n'a de plus que lui qu'une syllabe, et non deux, ποιήσω, πεποίηκα ; φιλέω, πεφίληκα. On peut le prouver par ce raisonnement. En effet, comme le parfait n'ajoute jamais à son thème primitif l'augment syllabique et l'augment temporel, mais seulement l'un ou l'autre, il résulte pour ὥπ-

τηκα et ἡγάπηκα que, s'ils sont formés des *présents* ὠπτῶ, ἀγαπῶ, ils sont allongés par l'addition d'une syllabe et par la quantité, ce qui ne peut se faire d'après la règle. Ils viennent donc du futur, ὀπτήσω, ὤπτηκα; ἀγαπήσω, ἡγάπηκα, en allongeant la voyelle brève. De même, comme jamais le parfait qui commence par une consonne n'a le même nombre de syllabes que le temps d'où il vient, tous les parfaits des verbes en μι seront contraires à la règle, parce qu'ils ont le même nombre de syllabes que le présent : δίδωμι, δέδωκα; τίθημι, τέθεικα. Mais il n'en est pas ainsi. Δώσω a servi à former δέδωκα, et θήσω à former τέθεικα, et par conséquent le parfait est plus long d'une syllabe. On ne trouve pas en grec un parfait qui ait moins de syllabes que le présent ou le futur. De même, lorsque le présent commence par une voyelle, cette voyelle se change en longue au parfait. On ne rencontre pas non plus un parfait de deux syllabes; il est composé tantôt de six, comme πεπολεμάρχηκα; tantôt de quatre, πεποίηκα; tantôt enfin de trois, λελυκα. Vous n'en trouverez jamais qui aient moins de trois syllabes. Il faut nécessairement que la première syllabe appartienne à la modification qu'éprouve le thème du verbe, comme λε, que la seconde compose le radical λυ, et que la troisième termine le mot, comme κα.

Ainsi, tout ce qui excède ce nombre appartient

à la syllabe du milieu, qui tient au radical; mais la modification et la terminaison appartiennent à chacune des syllabes qui composent le verbe, comme dans *πεφίληκα*, *πε* appartient à la modification, *φίλη* au radical, et *κα* à la terminaison. Ainsi le parfait (*παρ-κείμενος*) n'a jamais moins de trois syllabes, excepté *οἶδα*, qui est de deux syllabes, et qui cependant est au parfait. Ce n'est pas étonnant, puisque ce verbe s'affranchit de la règle dans plusieurs cas. Vous ne trouverez en effet aucun autre parfait qui commence par la diphthongue *οι*. De plus, quand la première syllabe d'un verbe commence par la diphthongue *ει*, elle ne change à aucun temps. Le radical de ce verbe, c'est-à-dire *εἶδω*, a changé *ει* en *οι*. Chaque fois que le parfait vient d'une syllabe longue, il faut nécessairement que le plus-que-parfait commence de même. C'est une règle que ne suit pas ce verbe, car le plus-que-parfait est *εἶδεν*, quoique le parfait soit *οἶδα*. Ensuite tout participe parfait dont la terminaison est en *ως* forme le même temps de l'indicatif en changeant seulement la dernière syllabe en *α* : *γεγραπκώς*, *γεγράφηκα*; *λελυκώς*, *λέλυκα*. Quant à *εἰδώς*, il ne fait pas *εἶδα*, mais *οἶδα*. Ce seul parfait ne gênera en rien, bien que contraire à la règle. Tout verbe grec, s'il commence au présent par une seule consonne, excepté *ρ*, redouble la première syllabe au parfait. Ainsi *γράφω* fait *γέγραφα*; *λέγω*, *λέλεχα*. Une préposition

ajoutée n'empêche pas ce redoublement : προκομίζω, προκεόμικα; συγγράφω, συγγέγραφα. Tout parfait, dans les verbes circonflexes, ou seulement tout parfait premier, dans les verbes barytons, se termine en κα, ou en φα, ou en χα : τετάρηκα, γέγραφα, πέπληχα; en sorte que presque tous les verbes subissent les mêmes modifications que ceux auxquels ils ressemblent : τηρῶ, τηρεῖς, τετάρηκα; χωρῶ, χωρεῖς, κεχώρηκα; γράφω, γράφεις, γέγραφα; τρέφω, τρέφεις. Il ne faut pas faire attention si un verbe grec qui commence par une des consonnes qu'on appelle *aspirées* ne prend pas cette même aspirée au redoublement, mais sa correspondante du même ordre : θάρρῶ, τεθάρρῃκα; φωνεύω, πεφόνευκα; χρίω, κέχριχα. En latin, on redouble la même lettre : *fallo*, *fefelli*. *F* n'est pas une consonne aspirée, chez les Latins, parce qu'ils n'ont pas d'aspirée dans leur langue. *F* est le *digamma* des Éoliens. Les Latins emploient cette lettre pour détruire la rudesse de l'aspiration, bien loin de lui faire tenir la place du φ. La langue latine ne connaît pas cette dernière lettre, et elle la remplace, dans les verbes grecs, par *ph*, comme dans *Philippus*, *Phædon*. *Frigeo* fait *frigui* à la seconde conjugaison; *frigo*, de la troisième, fait *frixi*; d'où *frixum*, *frixorium*, c'est-à-dire un foyer de chaleur. De même, *aceo*, *aces*, *acui*, d'où le verbe *acesco*; et *acuio*, *acuis*, *acuit*; *fero*, *tuli*. *Accius*, dans son Andro-

mède, conjugue *tuli* comme s'il venait d'un primitif qu'il suppose *tulo* : *nisi quod tua facultas tulat ōperam*, à moins que votre puissance ne me protège. *Patior* et *pandor*, *passus sum* et non *pansus*. Virgile a dit, *passis crinibus*, les cheveux épars. *Explico* fait *explicui*, parce qu'on dit *plico*, *plicui*; mais Cicéron a dit, dans son discours pour Tullius, *explicavit*.

CHAPITRE VII.

Du plus-que-parfait.

Dans les verbes grecs qui se terminent en ω , tous les parfaits changent leur finale α en $\epsilon\iota\nu$, pour faire le plus-que-parfait appelé en grec ὑπερσυντελικόν. Mais si le parfait commence par une voyelle, le plus-que-parfait doit commencer nécessairement par la même voyelle : ἔφθαρκα, ἐφθάρκειν; εἶρηκα, εἰρήκειν. Si la lettre par laquelle commence le parfait est une consonne, alors on forme le plus-que-parfait en y ajoutant une voyelle : πεποίηκα, ἐπεποιήκειν; ἔγραφα, ἐγγράφειν; et ce n'est pas sans motif, car il existe une sorte de rapprochement naturel qui unit les temps deux à deux. C'est ainsi que l'imparfait

tient au présent, le plus-que-parfait au parfait, et le futur à l'aoriste. C'est pour cela que, si le présent commence par une voyelle, l'imparfait commence également par une voyelle. Mais si le présent commence par une consonne, on ajoute une voyelle à l'imparfait : φθείρω, ἔφθειρον. Le plus-que-parfait, par une analogie semblable, suit les mêmes modifications que les syllabes initiales du parfait; mais il ne change pas en longue la voyelle brève qu'il reçoit du parfait, comme l'imparfait change celle qu'il a reçue du présent : ἄγω, ἤγον. Après le plus-que-parfait, nous devrions naturellement parler du temps indéfini, c'est-à-dire de l'aoriste; mais nous le passons sous silence, parce que la langue latine ne connaît pas ce temps.

CHAPITRE VIII.

Du futur.

Il y a trois syllabes qui, dans les verbes grecs, servent de terminaison au futur. Ce temps est toujours en effet en σω, ou en ξω, ou en ψω : λαλήσω, πράξω, γράψω, si ce n'est à la cinquième conjugaison des barytons qui gardent la liquide qui précède l'ω. Les verbes grecs onconflexes, de quelque conjugaison

qu'ils soient, prennent au futur une syllabe de plus qu'au présent : ποιῶ, ποιήσω. Les barytons conservent le même nombre de syllabes à toutes les conjugaisons : λέγω, λέξω; ἄγω, ἄξω. En grec et en latin, la pénultième du présent reste au futur : ἀγαπῶ, ἀγαπήσω; γα est resté : *cogito*, *cogitabo*, la syllabe *gi* se trouve dans les deux temps. Si le verbe est baryton, et s'il a au présent une consonne μετάβολον, c'est-à-dire liquide avant ω, alors la pénultième devient longue au futur, de brève qu'elle était au présent : πλύνω, πλυνῶ; ἐγείρω, ἐγερῶ. Nous avons dit que les verbes circonflexes augmentent leur futur d'une syllabe, car ils ont la dernière de plus : φιλῶ, φιλήσω; mais cette addition ne se fait pas toujours en conservant la lettre qui précède la syllabe ajoutée. En effet, à la première conjugaison, on trouve η ou ε à la place de l'ω : πωλῶ, πολήσω; φορῶ, φορέσω. Toutes les fois qu'au futur ε remplace ω, il faut remarquer que la pénultième du présent est brève. Il n'est pas réciproquement indispensable que toutes les fois que la pénultième du présent est brève, ε précède ω au futur, En voici un exemple : νοῶ, νοήσω; φιλῶ, φιλήσω. La seconde conjugaison prend un η avant l'ω au futur comme ὀπτῶ, ὀπτήσω; ou un α long, comme περάσω; ou un α bref, comme γελάσω. On a remarqué qu'à la pénultième de ces futurs, dont le présent n'a point de consonne, excepté le ρ, avant ω, on allonge l'α :

ἔω, ἔασω; περῶ, περάσω. Le contraire arrive quelquefois, puisque χρῶ fait χρήσω; ἐγγυῶ, ἐγγυήσω. On l'abrège quand au présent ω est précédé de λ : γελῶ, γελάσω. Dans ce cas, non plus que dans l'autre, la règle n'est pas de rigueur : κολλῶ, κολλήσω. Πινάσω et διψάσω sont du dialecte dorien par l'α seul, quoiqu'ils ne le soient pas par l'accent; car, dans ce dialecte, la dernière syllabe du futur, qui se termine en ω, est toujours marquée de l'accent circonflexe. La troisième conjugaison a, à la pénultième du futur, ou un ω, ou un ο. Les verbes dérivés ont l'ω, et les verbes primitifs ont l'ο : τέκνον, τεκνῶ, τεκνώσω. Ὁμῶ, ὁμοῖς fait ὁμόσω, parce qu'il n'est dérivé d'aucun mot. En grec, la première syllabe du présent ne se change pas facilement au futur, ce qu'on verra en citant les règles. Le futur, dans cette langue, modifie ordinairement une seule syllabe, c'est-à-dire la dernière ou la pénultième. La dernière est modifiée, ou par le changement de lettres, ou par celui de l'accent. Par le changement de lettres, comme γράφω, γραψω; par le changement d'accent, comme νέμω, νεμῶ. Lorsque la dernière syllabe est changée, la pénultième n'éprouve aucune modification, mais le changement de la pénultième entraîne toujours celui de la dernière syllabe : ἀγείρω, ἀγερῶ; dans cet exemple, en effet, la pénultième a perdu une lettre, et l'accent a été reculé sur la dernière. De même, dans πνίγω,

πνίξω, la syllabe finale a changé une lettre et la syllabe qui la précède a changé sa quantité, puisque l'i du verbe que nous venons de citer est long au présent et devient bref au futur. Si donc il faut que, dans les verbes barytons qui ont au présent une liquide avant l'ω, la pénultième devienne longue, comme ἀγείρω, ἀγεῖρῶ, il s'ensuit que, quand il se rencontre des verbes de cette espèce composés de deux syllabes dont la première est par conséquent à la fois pénultième, il s'ensuit, dis-je, que cette première syllabe est changée, non comme première syllabe, mais comme pénultième : κείρω, κερῶ. C'est ce qui fait dire qu'en grec on change quelquefois la première syllabe au futur. De même, en changeant la première lettre de τρέφω, on fait θρέψω. On prononce ἔχω doux, et ἔξω aspiré. Ce sont les Ioniens qui ont fait passer θρέψω; ils aiment tantôt à aspirer, tantôt à adoucir. Il aspirent dans τρέφω, θρέψω, et adoucissent dans θριξ, τριχός. Quant à ἔχω et ἔξω, ils diffèrent par rapport à l'aspiration pour un motif, bien qu'il semble qu'ils puissent être tous deux aspirés, comme ἔλω, ἔλξω. Ἐχω ne peut pas l'être, parce qu'aucune voyelle suivie d'un χ ne peut être aspirée. Enfin υ, toujours marqué de l'esprit rude, n'est jamais suivi de χ, de peur de violer la règle, soit en n'aspirant pas υ, soit en plaçant le χ après une voyelle aspirée. Le futur ἔξω, en faisant disparaître l'aspiration de la lettre χ,

prend une prononciation plus forte. Dans quelques verbes terminés en *μι*, on ne change pas la première syllabe, mais on la retranche : *τίθημι*, *θήσω*; *δίδωμι*, *δώσω*.

CHAPITRE IX.

Du présent passif.

En grec, tout présent de l'indicatif actif qui se termine par *ω*, et qui est de la classe des verbes *circonflexes*, ajoute à sa terminaison la syllabe *μαι*, s'il appartient à la seconde conjugaison, et forme ainsi son passif : *βοῶ*, *βοῶμαι*.

Mais s'il appartient à la première ou à la troisième conjugaison, il forme son passif en changeant *ω* en *ου*, et en prenant également la syllabe *μαι* : *φιλῶ*, *φιλοῦμαι*. Le futur du dialecte dorien nous montre que ce changement de l'*ω* en *ου* est motivé par l'accent circonflexe. Ce futur, en effet, subit ce changement lorsqu'il passe dans une autre voix : *ποιήσω*, *ποιησοῦμαι*. Mais dans tous les verbes *barytons*, on forme le passif en changeant *ω* en *ο*, et en ajoutant la syllabe *μαι* : *λέγω*, *λέγομαι*. Ainsi donc on peut dire en termes plus courts et généraux que tout présent passif a

pour pénultième un *ω*, ou la syllabe *ου*, ou un *ο* : τιμᾶμαι, φιλοῦμαι, γράφομαι. Ceux qui n'ont pas une de ces trois pénultièmes sont du nombre des verbes dont la première personne de l'indicatif présent actif se termine en *μι*. Ces derniers font toujours brève la pénultième du passif, comme τίθεμαι, ἵσταμαι, δίδομαι. De même, dans les verbes de la deuxième ou de la troisième conjugaison, la deuxième personne du passif est la même que la troisième de l'actif : νικᾷ ἐκεῖνος; νικᾷ σὺ. Tout présent qui se termine en *μαι*, soit *circonflexe*, soit *baryton*, à quelque conjugaison qu'il appartienne, excepté cependant les verbes dont l'indicatif présent actif est en *μι*, a à la deuxième personne une syllabe de moins qu'à la première : λαλοῦμαι, λαλῇ; τιμῶμαι, τιμᾷ; λέγομαι, λέγῃ.

CHAPITRE X.

De l'imparfait passif.

L'imparfait passif se forme en grec de deux manières; ou il se forme du présent passif en changeant la diphthongue finale *αι* en *ην*, et en ajoutant l'augment avant le radical : ἄγομαι, ἡγόμην; ou bien l'imparfait actif intercale la syllabe *μη* avant sa dernière lettre.

et donne ainsi l'imparfait passif : ἐποίουν, ἐποιούμην; ἔγραφον, ἐγραφόμην. L'imparfait passif a dans tous les verbes une syllabe de moins à la deuxième personne, excepté dans ceux qui se terminent en μι : ἐποιούμην, ἐποιού; ἐλεγόμην, ἐλέγου.

CHAPITRE XI.

Du parfait et du plus-que-parfait passifs.

Le parfait actif qui se termine en *χα*, et dont la pénultième est longue de sa nature, change sa finale en *μαι*, et sert à former le passif : *νενόηχα*, *νενόημαι*. Si la pénultième est brève, il ajoute *σ* en tête de la dernière syllabe; car il faut toujours que dans ce temps la pénultième soit longue, ou de sa nature, ou par sa position : *τετέλεχα*, *τετέλεσμαι*. Enfin, à la sixième conjugaison des verbes *barytons*, dont le parfait a la pénultième tantôt longue, tantôt brève, on change seulement *χα* en *μαι* dans le premier cas; mais lorsqu'elle est brève, on ajoute un *σ* : *θεραπεύω*, *τεθεράπευχα*, *τεθεράπευμαι*; *ζύω*, *ἔζυχα*, *ἔζυσμαι*. *Λέλυχα*, *λέλυμαι*; *τέθυχα*, *τέθυμαι*, pèchent contre la règle, puisqu'ils ne prennent pas *σ*, quoique *υ* soit bref. Dans les verbes *barytons* de la troisième conjugaison, la

pénultième du parfait est longue, et cependant il prend σ : $\pi\acute{\epsilon}\pi\epsilon\iota\kappa\alpha$, $\pi\acute{\epsilon}\pi\epsilon\iota\sigma\mu\alpha\iota$. Les parfaits qui se terminent en $\phi\alpha$, ou ceux qui ont avant α un γ ou un χ , prennent deux μ au parfait passif : $\tau\acute{\epsilon}\tau\upsilon\phi\alpha$, $\tau\acute{\epsilon}\tau\upsilon\mu\mu\alpha\iota$. Ceux qui se terminent en $\chi\alpha$ changent cette finale en $\gamma\mu\alpha\iota$: $\pi\acute{\epsilon}\pi\lambda\eta\chi\alpha$, $\pi\acute{\epsilon}\pi\lambda\eta\gamma\mu\alpha\iota$. Lorsque la dernière syllabe est précédée d'un ρ ou d'un λ , $\kappa\alpha$ se change en $\mu\alpha\iota$: $\xi\psi\alpha\lambda\kappa\alpha$, $\xi\psi\alpha\lambda\mu\alpha\iota$. Les verbes dont la dernière syllabe à l'indicatif présent commence par un ν suivent la même règle : $\chi\rho\acute{\iota}\nu\omega$, $\kappa\acute{\epsilon}\chi\rho\iota\kappa\alpha$, $\kappa\acute{\epsilon}\chi\rho\iota\mu\alpha\iota$. Le plus-que-parfait de la voix passive se forme du parfait. Celui-ci, en effet, quand il commence par une voyelle, change sa terminaison en $\eta\nu$, et forme ainsi le plus-que-parfait : $\xi\phi\theta\alpha\rho\mu\alpha\iota$, $\xi\phi\theta\acute{\alpha}\rho\mu\eta\nu$. S'il commence par une consonne, outre qu'il change sa finale comme nous l'avons indiqué, il ajoute une voyelle au commencement du mot : $\pi\epsilon\pi\omicron\iota\gamma\mu\alpha\iota$, $\epsilon\pi\epsilon\pi\omicron\iota\gamma\mu\eta\nu$.

CHAPITRE XII.

Du futur passif.

La pénultième du futur actif devient au futur passif la syllabe qui précède l'antépénultième : $\nu\omicron\eta\acute{\iota}\sigma\omega$, $\nu\omicron\eta\theta\acute{\eta}\sigma\omicron\mu\alpha\iota$. La deuxième personne s'abrège d'une

syllabe, λαληθήσομαι, λαληθήση; mais cette forme n'appartient qu'aux Grecs qui ont un futur de forme passive, qui exprime une chose dont l'existence n'est pas subordonnée à une autre chose éloignée, mais une chose qui doit bientôt arriver, comme πεποιθήσομαι. Ce temps vient du parfait passif. C'est en intercalant les deux lettres ο et μ à la deuxième personne du parfait qu'on forme le *paulo post* futur, qu'on appelle futur attique : πεποιθήσαι, πεποιθήσομαι. Il était assez juste de former le *paulo post* futur du parfait le plus rapproché. On rencontre des temps de cette nature formés des verbes qui se terminent en ω, comme δεδοικήσω, qui appartient au dialecte syracusain, et δεδώσω, qu'on rencontre dans Dracon : ἀτὰρ καὶ δῶρα δεδώσομεν (nous leur ferons des présents), comme si on disait : nous ne tarderons pas à leur faire des présents.

CHAPITRE XIII.

De l'indicatif, qu'on peut appeler aussi mode défini.

L'indicatif tire son nom de l'action dont il marque l'existence : quand on dit ποιῶ, on prouve que la

chose se fait actuellement; quand on dit ποίει, on commande que la chose se fasse. Εἰ ποιοῦμι exprime un souhait pour que la chose se fasse, et quand on dit ἐὰν ποιῶ, cela marque que la chose n'a pas encore lieu; enfin, quand on dit ποιεῖν, on n'assigne aucune existence déterminée à l'action. Le mode défini est donc parfaitement nommé. Les Grecs l'ont appelé ὁριστικὴ ἔγκλισις, et les Latins *défini*. Ce mode est le seul où tous les temps ne soient pas liés les uns aux autres; car après ποιῶ, on dit à l'imparfait ἐποίουν. Mais à l'impératif, ces deux temps sont réunis en un seul, ποίει; de même au subjonctif, où on dit au présent et à l'imparfait, ἐὰν ποιῶ; à l'optatif, εἰ ποιοῦμι; à l'infinitif, ποιεῖν. De même l'indicatif fait au parfait πεποίηκα, et au plus-que-parfait ἐπεποιήκειν. L'impératif fait pour ces deux temps πεποίηκε - έτω; le subjonctif fait ἐὰν πεποιήκω, l'optatif εἰ πεποιήκοιμι, l'infinitif πεποιηκέναι. L'indicatif a encore d'autres temps qui se conjuguent séparément; c'est ainsi qu'il fait à l'aoriste ἐποίησα, et au futur ποιήσω. L'impératif réunit ces deux temps en un seul, ποιήσον. Le subjonctif fait à l'aoriste et au futur ἐὰν ποιήσω; mais l'optatif et l'infinitif ont aussi ces deux temps distincts et séparés l'un de l'autre, ποιήσαιμι et ποιήσοιμι, ποιήσαι et ποιήσειν. L'optatif chez les Grecs n'admet ni l'imparfait ni le plus-que-parfait. Ils ont donc raison de préférer à ces deux modes,

pour ainsi dire resserrés, un mode dont tous les temps soient libres et distincts. Les verbes dérivés, c'est-à-dire ceux qui viennent d'autres verbes, ont leur source dans le mode défini, comme $\theta\rho\acute{\alpha}\omega$, dérivé du primitif $\theta\rho\omega$. C'est ainsi que chez les Latins les verbes qui marquent l'intention, une chose qui commence à exister, ou qui est répétée plusieurs fois, viennent du mode défini des verbes primitifs. Dans la langue grecque, les verbes en μ viennent du mode défini qui se termine en ω , comme $\tau\acute{\iota}\theta\omega$, $\tau\acute{\iota}\theta\eta\mu\iota$, $\delta\acute{\iota}\delta\omega$, $\delta\acute{\iota}\delta\omega\mu\iota$; de même les noms qui dérivent des verbes, et que les Grecs appellent $\acute{\omicron}\acute{\nu}\acute{\omicron}\mu\alpha\tau\alpha$ $\rho\eta\mu\alpha\tau\iota\kappa\acute{\alpha}$ (substantifs verbaux), sont formés de ce seul mode, en changeant, soit les personnes, soit les temps; car le substantif $\gamma\rho\acute{\alpha}\mu\mu\alpha$ vient de la première personne $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\rho\alpha\mu\mu\alpha\iota$. La ressemblance des lettres qui se trouvent dans les deux mots suivants prouve bien que $\psi\acute{\alpha}\lambda\tau\eta\varsigma$ vient de la troisième personne $\acute{\epsilon}\psi\alpha\lambda\tau\alpha\iota$; de même $\tau\acute{\upsilon}\mu\mu\alpha$ vient du parfait $\tau\acute{\epsilon}\tau\upsilon\mu\mu\alpha\iota$. $\Pi\acute{o}\iota\eta\varsigma$ vient du futur $\pi\acute{o}\iota\eta\sigma\omega$. Or tous ces substantifs viennent du mode indicatif. Enfin, les stoïciens ont donné à ce seul mode, comme au nominatif dans les noms, l'épithète de *droit*, et ils ont appelé *obliques* les autres modes comme les autres cas qui suivent le nominatif. C'est avec raison qu'on commence à conjuguer par l'actif, parce que l'action précède l'impression qui en résulte. C'est aussi avec raison

qu'on commence par la première personne et non par une autre, parce que la première parle de la troisième à la seconde. Il convient également de commencer par le singulier; *εἰ γὰρ πᾶς ἀριθμὸς ἐκ μονάδων σύγκειται, ἐκ μονάδος κατὰγεται*; si toute espèce de nombre se compose d'unités, il faut procéder par les unités pour arriver au nombre. Il faut commencer aussi par le présent, car c'est d'après le présent qu'on peut connaître les autres temps. Ces derniers ne pourront jamais mener à la connaissance du premier; ainsi *λεῖβω, λείβεις*, on fait l'aoriste *ἔλειψα* et le futur *λείψω*. De même de *λείπω* se forment l'aoriste *ἔλειψα* et le futur *λείψω*; toutefois, quand je dis *ἔλειψα* et *λείψω*, on ne sait de quel présent vient le temps que j'énonce. Mais lorsque je dis *λεῖβω* ou *λείπω*, il ne reste aucun doute sur les temps qui suivent. *Ἡρχόμεν* est à la fois l'imparfait du présent *ἔρχομαι* et de *ἄρχομαι*; et en disant *ἡρχόμεν*, je ne laisse pas comprendre si je veux dire je venais ou je commençais; partant, on doute si c'est l'imparfait d'*ἔρχομαι* ou de *ἄρχομαι*. Mais si je commence par dire *ἔρχομαι* ou *ἄρχομαι*, l'imparfait cessera d'être équivoque. Le présent détermine aussi les différentes formes de conjugaisons dans les verbes grecs et latins: *ποιεῖς, τιμαῖς, στεφανοῖς*, ne se reconnaissent que parce qu'ils sont à la deuxième personne du présent; mais dans *πεποίηκα* et *τετίμηκα*, *ποιήσω* et *τιμήσω*, *ἐποίουν* et

ἐχρύνουσιν, il n'y a aucune différence. Dans les verbes *barytons*, on voit que τύπτω est de la première conjugaison par le π et le τ qui, à la première personne du présent, précèdent l'ω. On ne retrouve pas ces signes dans τέτυφα, ἔτυψα, ni dans τύψω. Δέγω est de la deuxième conjugaison à cause du γ qui lui sert de figurative, figurative qui n'existe plus dans ἔλεχα, ἔλεξα, ni dans λέξω. Il en est de même pour les autres conjugaisons. Le présent aide aussi à reconnaître l'espèce des verbes, car un Grec comprend qu'un verbe est *actif* ou *neutre* à la terminaison du présent; il comprend que le verbe est *passif* ou *moyen* si le présent finit en μαι. Les différentes manières de conjuguer un verbe ne sont clairement senties que quand on s'occupe des différents modes; c'est ce qui a fait donner, en grec, au *mode* le nom de ἑγκλίσις, c'est-à-dire ἐν ᾧ ἡ κλίσις (le point sur lequel on s'appuie).

CHAPITRE XIV.

Sur la formation de l'indicatif.

Tout mode indicatif, en grec, qui se termine en ω, soit qu'il appartienne aux verbes *barytons* ou aux

circonflexes, soit au présent ou au futur, doit toujours avoir une diphthongue à la fin de la deuxième personne, c'est-à-dire un *i* ou *u* avec *ε*, comme ποιῖς, ou avec *α*, comme τιμαῖς, ou avec *ο*, comme δηλοῖς, et dans tout futur avec *ε*, comme νοήσεις, βοήσεις, χρυσώσεις, λέξεις, τύψεις. De même, dans tout verbe grec dont la première personne se termine en *ω*, la deuxième personne forme la troisième en rejetant *σ*. Tout verbe dont la terminaison est en *ω*, de quelque conjugaison et à quelque temps qu'il soit, conserve le même nombre de syllabes à la première, à la deuxième et à la troisième personne : ποιῶ, ποιῖς, ποιῇ; ἐρῶ, ἐρᾷς, ἐρᾷ; ἀργυρῶ, ἀργυροῖς, ἀργυροῖ; λέξω, λέξεις, λέξει. Dans les verbes dont la désinence est en *ω*, la première personne du pluriel se forme de la première du singulier, non sans quelque difficulté ni sans quelque modification. En effet, au présent on ajoute toujours la syllabe *μεν*; mais il arrive souvent aussi qu'il ne subit aucun changement, aucune altération, comme à la deuxième conjugaison des verbes *circonflexes* : βοῶ, βοῶμεν; τιμῶ, τιμῶμεν. Tantôt encore on change *ω* en la diphthongue *ου*, comme à la première et troisième conjugaison des *circonflexes* : νοῶ, νοοῦμεν; φανερῶ, φανοῦμεν. Mais dans les autres verbes, c'est-à-dire dans tous les *barytons*, ou encore au futur dans les *circonflexes*, on change *ω* en *ο*. Ainsi, λέγω, λέγομεν; τρέχω, τρέχομεν; λαλήσω, λαλήσομεν.

La deuxième personne du pluriel vient de la troisième du singulier. Les première et deuxième conjugaisons des verbes *circonflexes* ajoutent *τε* au présent, ποιῶ, ποιεῖτε; βοᾷ, βοᾷτε. Mais à la troisième, on change la finale *ι* en *υ*, et on ajoute toujours *τε* χρυσοῖ, χρυσοῦτε. Quant aux *barytons* et au futur des verbes *circonflexes*, les Grecs retranchent de la troisième personne cette finale *ι*, en ajoutant toujours la syllabe *τε* : πέμπει, πέμπετε; ποιήσει, ποιήσετε; ἰδρώσει, ἰδρώσετε. Ils forment aussi la troisième personne plurielle de ces mêmes verbes, de la première du même nombre, en changeant *μεν* en *σι*; et comme la troisième personne plurielle fait toujours la pénultième longue, alors, au présent des verbes *circonflexes* où ce cas a lieu, elle fait seulement à la syllabe finale le changement dont nous avons parlé, *μεν* en *σι*, φιλοῦμεν, φιλοῦσι. Mais dans les *barytons* et dans les futurs des verbes *circonflexes*, on ajoute à la pénultième un *υ*, en sorte que la syllabe brève devient longue ἔχομεν, ἔχουσι; ἀλλήσομεν, ἀλλήσουσι. En effet, la lettre *ο*, qui se fait brève naturellement chez les Grecs, s'allonge en ajoutant *υ*, comme dans les substantifs κόρη κόρος, κούρη κοῦρος, ὄλυμπος οὔλυμπος; et quand on retranche cette même lettre *υ*, l'*ο* redevient bref, βούλεται βόλεται, τετράπους τέτραπος. Donc tout verbe grec que vous verrez se terminer en *σι*, pourra être considéré comme étant à la troisième

personne plurielle, excepté ἐσσι, qui, quand il se termine de la sorte, est à la deuxième personne, dont la première est ἐσμι, et la première plurielle ἐσμέν. Quant à tous les verbes en μι, ils changent μι en σ, et forment ainsi la deuxième personne, φημι, φής. Ainsi ἐσμι aurait dû faire ἔσσ. Mais comme aucune syllabe ne se termine par un double σ, on a ajouté ι, ἐσσι; et pour établir une différence avec la deuxième personne du singulier, la troisième du pluriel, qui devrait faire également ἐσσι, prend un τ, ἐσσίτ; car les verbes terminés en μι font la troisième du pluriel en σι, δίδωσι, ἴσθησι. Tout imparfait qui se termine naturellement en ον forme la deuxième personne en changeant ν en σ et ο en ε, ἔλεγον, ἔλεγες; ἔφερον, ἔφερες. La troisième vient de la deuxième en retranchant la dernière lettre; mais comme les verbes *circonflexes* se terminent en ουν ou en ων, ἐκάλουν, ἐτίμων, la contraction ne forme qu'une syllabe de deux; car naturellement on devait dire ἐκάλειον, ἐτίμαον. Mais on contracte les deux brèves; elles ne forment donc plus qu'une longue. Aussi ε et ο ont formé la diphthongue ordinaire ου, ἐκάλειον, ἐκάλουν; α et ο se sont changés en la longue ω, ἐτίμαον, ἐτίμων. La deuxième personne change ω en α, d'où il avait été formé, ἐτίμων, ἐτίμας. Mais elle conserve la diphthongue ου toutes les fois que la première lettre de cette diphthongue s'est trouvée affectée au présent : χρυσοῖς, ἐχρύσουν,

ἐχρύσους. Ensuite elle la change en ει quand εις caractérise le présent : καλεῖς, ἐκάλουν, ἐκάλεις. Mais dans toutes ces différences, la suppression de la lettre finale forme, comme nous l'avons dit, la troisième personne, ἐποίεις, ἐποίει; ἐβόας, ἐβόα; ἐκεραύνους, ἐκεραύνου; ἔλεγες, ἔλεγε. D'où l'on peut conclure que dans ἔλεγεν le ν est inutile, et qu'alors ἔλεγε est bien dans son entier. Nous en avons une seconde preuve dans l'apostrophe qui fait ἔλεγ'. Quand se permettrait-on une telle licence, si le ν était inséparable du reste du mot, puisque l'apostrophe ne peut tenir la place de deux lettres retranchées? Cela est encore prouvé par l'impératif, dont la deuxième personne vient toujours de la troisième de l'imparfait indicatif, en perdant au commencement du mot ou l'augment syllabique ou l'augment temporel, ἐκάλει, κάλει, ἦγου, ἄγου. Ainsi, si l'impératif de λέγω est λέγε, l'imparfait est sans doute ἔλεγε, et non ἔλεγεν; mais la lettre ε prend souvent le ν euphonique, par exemple dans le dialecte éolien, οὐ λεγόμεθα, φερόμεθα et autres mots semblables changent la finale α en ε, qui, à son tour, prend un ν, et forment ainsi la première personne, λεγόμεθεν, φερόμεθεν. D'un autre côté, si ε se change en α, le ν disparaît, comme chez les Dorien, qui, au lieu de τὸ πρόσθεν, disent πρόσθα. Mais les Éoliens, quand ils font δ'ἦδειν, ἦδεα, et δ'ἔσῃκειν, ἐσῃκεα, rejettent le ν, pour qu'il ne se confonde pas

avec α . On conclut aisément de tous ces exemples qu'il suffit, pour former la troisième personne de la deuxième, de retrancher σ , ce qui arrive souvent encore au commencement des pronoms en grec, $\sigmaέθεν$, $ξέθεν$; $σοί$, $οί$. Les Grecs forment la première personne du pluriel de l'imparfait en plaçant la syllabe $\mu\alpha$ avant le ν final de la première personne du singulier : $ένόουν$, $ένουόμεν$; $έώρων$, $έωρώμεν$. La deuxième personne du pluriel se forme en ajoutant $\tau\epsilon$ à la troisième du singulier, $έποίαι$, $έποιεῖτε$; $έτίμα$, $έτμαῖτε$, ce qui prouve encore clairement que le ν ajouté est inutile. Mais la troisième personne du pluriel à ce temps est toujours la même que la première du singulier : $έγάμουν$ $έγώ$, $έγάμουν$ $έκαῖνοι$; et par la même raison on dit aussi $έτίμων$, $έτρεχον$, etc. De là les Doriens prononcent gravement la troisième personne plurielle, pour la distinguer de la première dans les verbes qui font l'imparfait en $ον$, et qui, à cause de leur finale brève, ont l'accent sur l'antépénultième, $έτρεχον$ $έγώ$, avec l'accent aigu; $έτρέχον$ $έκαῖνοι$, avec l'accent grave. La première personne du parfait est toujours terminée en α , et les autres personnes s'en forment sans beaucoup de changement. La deuxième ajoute σ , et retranche cette même lettre pour former la troisième, en changeant aussi α en ϵ , $\piεποίη\alpha$, $\piεποίη\alpha\varsigma$, $\piεποίη\alpha$. $\Piεποίη\alpha$ sert aussi à former la première personne du pluriel en prenant la syllabe

μεν, πεποιήκαμεν. Si au lieu de μεν il prend τε, alors nous avons la deuxième du pluriel, πεποιήκατε ; s'il prend la syllabe σι, on a la troisième, πεποιήκασι. Le plus-que-parfait forme, au moyen de sa première personne, les deux autres du singulier, et c'est de la troisième du singulier que se forment les trois personnes du pluriel ; d'ἐπεποιήκειν on fait ἐπεποιήκεις, en changeant ν en σ ; en le rejetant, on a ἐπεποιήκει. Ce même mot, en prenant la syllabe μεν, fait ἐπεποιήκειμεν ; il fait ἐπεποιήκειτε en prenant la syllabe τε, et l'on a la troisième personne plurielle, ἐπεποιήκεισαν, si on ajoute σαν à la troisième du singulier. C'est en abrégant la pénultième que les Ioniens ont fait ἐπεποιήκισαν. Nous n'avons pas cru devoir parler du *duel*, de l'*aoriste* et des différentes formes de plusieurs autres temps, parce que les Latins ne les ont pas. Nous citerons par exemple les parfaits, les plus-que-parfaits et les futurs appelés *seconds* et *moyens*. Ces temps sont souvent plus élégants. Passons donc à la conjugaison et à la formation du passif.

CHAPITRE XV.

De la formation du passif.

Les Grecs ajoutent la syllabe *μαι* au présent actif des verbes qui finissent en *ω*, et forment ainsi leur passif. Cette syllabe est la seule qui s'adjoigne à tous les verbes, de sorte que l'*ω*, qui à l'actif était la dernière syllabe, devient alors la pénultième, et subsiste comme dans la deuxième conjugaison des *circonflexes*, *ἀποτρίωμαι*, ou se change en la diphthongue *ου*, comme à la première et à la troisième, *ποιούμαι*, *στεφανούμαι*, ou s'abrège en *ο*, comme dans tous les *barytons*, *πλέχομαι*, *ἄγομαι*. Ainsi on ne rencontre pas de passif qui ne soit plus long que son actif.

Tout verbe grec dont la désinence est en *μαι*, et qui change à la seconde personne *μ* en *σ*, est ou un présent des verbes en *μι*, comme *τίθημι*, *τίθεμαι*, *τίθισαι*; ou bien c'est un de ces verbes en *ω* dont le parfait ressemble toujours à celui-ci, *πεφίλημαι*, *πεφίλησαι*, et alors la seconde personne a le même nombre de syllabes que la première. Au reste, tous les autres temps qui se terminent en *μαι*, soit présents, soit futurs, soit passifs, soit neutres, perdent une

syllabe à la seconde personne : καλοῦμαι, καλῇ; τιμηθῆσομαι, τιμηθήσῃ; λέξομαι, λέξῃ; et pour résumer de manière à vous faire reconnaître plus facilement les verbes grecs passifs qui ont une syllabe de moins à la seconde personne, écoutez une règle générale et invariable : toute première personne, au passif, qui a une syllabe de plus qu'à l'actif, la perd à la seconde personne; toute première personne au contraire qui, au passif, a le même nombre de syllabes qu'à l'actif, le conserve à la seconde : φιλῶ, φιλοῦμαι fait φιλῇ, parce que le passif est plus long que l'actif; de même ἔλκω, ἔλκομαι fait ἔλκῃ; mais εἴρημαι, qui contient le même nombre de syllabes que l'actif εἴρηκα, en conserve autant à la deuxième personne qu'à la première, εἴρησαι. Il en est ainsi de εἰρήκειν, εἰρήμην, εἴρησο. Dans toute espèce de verbe, à quelque temps que ce soit, la première personne terminée en μαι forme la troisième en changeant μ en τ, et en gardant toutes ses syllabes. Mais, au parfait, tous conservent la même pénultième, πεφίλημαι, πεφίληται. La troisième conjugaison des verbes *circonflexes* est la seule qui conserve au présent la même pénultième pour la première et la troisième personne, χρυσοῦμαι, χρυσοῦται. La première conjugaison change en ει la diphthongue qui, à la première personne, lui avait servi de figurative, καλοῦμαι fait καλεῖται, parce que καλῶ fait καλεῖς. La seconde conjugaison

change, pour la même raison, en *α* cette figurative, τιμῶμαι, τιμᾶται, parce qu'on dit τιμᾷ. Χρυσοῦται a conservé la diphthongue ου, parce qu'elle se rapproche beaucoup de celle de l'actif. En effet, les deux diphthongues οι et ου sont toutes deux formées avec la *prépositive* ο. Le futur des verbes *circonflexes* et le présent, aussi-bien que le futur des *barrytons*, changent en ε, à la troisième personne, l'ο qui sert de pénultième à la première, afin que cette voyelle, brève de sa nature, soit remplacée par une autre voyelle également brève, φιληθήσομαι, φιληθήσεται; λέγομαι, λέγεται. Dans tous les verbes passifs ou de forme semblable, la première personne plurielle se termine à tous les temps par la syllabe θα, νοοῦμεθα, νενόημεθα. Je ne parle pas de l'aoriste, le seul temps où elle se termine en μιν, parce que les Latins ne connaissent pas ce temps. A tous les temps, la première personne du pluriel est plus longue que la première du singulier, ποιῶ, ποιούμεν; ἐποίουν, ἐποιούμεν; πεποίηκα, πεποιήκαμεν, etc.; de même ποιῶμαι fait ποιούμεθα; ἐποιούμην, ἐποιούμεθα. Cette analogie se trouve aussi dans la langue latine : *amo, amamus; amabam, amabamus; amavi, amavimus*, etc. En grec, la deuxième personne plurielle à l'actif change seulement le τ de sa dernière syllabe en σ et en θ, et forme ainsi son passif, ποιεῖτε, ποιῆσθε; γράφετε, γράφεσθε. Il ne faut pas être

surpris qu'il n'en soit pas de même au parfait, puisque *πεποιήκατε* ne fait pas *πεποιήκασθε*,² mais *πεποιήσθε*, ainsi que les autres verbes également au parfait. Mais la règle qui gouverne les autres temps cède ici à une autre qui veut que tous les verbes dont la première personne est en *θα*, abrègent la seconde d'une syllabe. Or, si cette seconde personne eût fait *πεποιήκασθε*, elle eût égalé en nombre de syllabes la première, *πεποιήμεθα*. Voilà pourquoi on fait disparaître la syllabe du milieu, *πεποίησθε*. Pour *ποιεῖτε*, *ποιεῖσθε*; *λέγετε*, *λέγεσθε*, ils suivent la première règle, parce qu'ils ne combattent pas la seconde : *ποιούμεθα*, *ποιεῖσθε*; *λεγόμεθα*, *λέγεσθε*. Au passif et dans les verbes de forme passive, la seconde personne plurielle ajoute un *ν* avant le *τ*, prend la pénultième de la première personne du même nombre, et forme ainsi la troisième personne (1) : *λέγεται*, *λέγονται*; *ποιεῖται*,

(1) Ceci ne me paraît nullement clair, et peut même conduire à des erreurs grossières. De quelle seconde personne est-il ici question? Il est évident que c'est de la seconde plurielle. Mais est-ce de la seconde personne de l'actif ou du passif? Dans le second cas, la modification ne se borne pas là, et n'est pas régulière, abstraction faite de la terminaison. Ce ne peut être de la seconde personne de l'actif, puisque, dans ses exemples, l'auteur ne la cite pas. Il devait donc dire : *persona tertia singularis addito ν ante τ cum primæ personæ penultima tertiam pluralem facit*. « La troisième personne du singulier ajoute *ν* avant *τ*, prend la pénultième de la première personne, etc. » Je reviens à la seconde personne du passif,

ποιῶνται, etc. C'est ce qui fait que les parfaits qui, dans le corps du mot, ont quelques-unes de ces lettres entre lesquelles on ne peut, à la troisième personne du pluriel, intercaler un *ν*, ont recours aux participes. Dans τέτιλται, on n'a pu mettre le *ν* entre le *λ* et le *τ*, puisque le *ν* ne pouvait en effet ni terminer la syllabe après *λ*, ni commencer la suivante avant *τ*; on a fait alors τετιλμένοι εισί. De même pour γέγραπται, le *ν* ne pouvait se placer entre *π* et *τ*; on a fait alors γεγραμμένοι εισί, et de même pour les verbes ainsi construits. Tout verbe grec à l'indicatif, à quelque espèce qu'il appartienne, se termine à la première personne ou en *ω*, comme λαλῶ, πλουτῶ; ou en *μαι*, comme λαλοῦμαι, βούλομαι; ou en *μι*, comme φημι, τίθημι, quoique quelques personnes aient pensé qu'il y a aussi des verbes en *α*, et qu'elles aient osé dire à la première personne du présent ἐγγύγοα. En grec, l'*ω* est long de sa nature, non-seulement dans les verbes, mais aussi dans toute espèce de mots. Chez les Latins, quelques-uns regardent comme

pour ne laisser aucun doute à mes lecteurs, et je prends λίγισθι, par exemple. Ajouterons-nous *ν* avant *τ*? nous avons toujours un *θ*. Prenons la pénultième de la première personne, il nous restera encore un *σ* à retrancher. On voit donc que la formation de la troisième personne du pluriel par celle du singulier est bien plus simple et plus naturelle, puisqu'elle conserve de plus la même terminaison.

long l'o final des verbes, d'autres soutiennent qu'il est bref; car, dans *scribo ne*, *cædo ne*, l'o est aussi généralement reconnu comme long que dans *amo ne*, *doceo ne*, *nutrio ne*. Cependant, je n'oserais me prononcer sur une chose que des auteurs d'un grand poids ont rendue douteuse par la dissidence de leurs opinions. J'assurerais cependant que Virgile, qui a servi d'autorité aux écrivains des siècles passés, et qui en sera toujours une pour ceux à venir, n'a abrégé l'o final des mots que dans un seul verbe, un seul adverbe, un seul nom, et dans un seul pronom : *scio*, *modo*, *duo*, *ego*.

Scio me Danaïs è classibus unum.

Modo Juppiter adsit.

Si duo præterea.

Non ego cum Danaïs.

CHAPITRE XVI.

De l'impératif.

La seconde personne plurielle du présent de l'indicatif est toujours en grec la même que celle de l'impératif. Ποιεῖτε est la seconde personne de l'indicatif et de l'impératif, de même que τιμᾶτε et autres

mots semblables. Rappelons-nous bien cette règle, et établissons-en une autre, afin de voir par l'une et par l'autre ce qu'il faut surtout observer. Tout verbe dont la finale est la syllabe *μεν*, quelle que soit sa pénultième à la première personne, la conserve à la seconde, c'est-à-dire que la syllabe sera ou également longue ou également brève: *λαλοῦμεν*, *λαλεῖτε*; la diphthongue *ου* à la première personne et la diphthongue *ει* à la seconde, sont longues toutes deux. Dans *τιμῶμεν*, *τιμᾶτε*, la syllabe longue *μα* a pris la place de la syllabe longue *μω*. Dans *στεφανοῦμεν*, *στεφανοῦτε*, la même diphthongue est demeurée. L'*ο* de *λέγομεν* est bref, *λέγετε* a pris un *ε*, bref aussi de sa nature; mais, au subjonctif, la première personne allonge la pénultième, *ἐὰν λέγωμεν*. Aussi la seconde personne l'a-t-elle allongée, *ἐὰν λέγητε*, en changeant *ε* en *η*. Si nous disons *φεύγωμεν* à la première personne plurielle de l'impératif, il s'ensuit que la finale *μεν*, se trouvant précédée d'un *ω*, la pénultième doit être longue à la deuxième personne. S'il en est ainsi, on devra dire *φεύγητε*, comme on dit *λέγωμεν*, *λέγητε*. Mais on est demeuré d'accord que la seconde personne de l'impératif est toujours la même qu'à l'indicatif; or, on dit, à ce dernier mode, *φεύγετε* et non *φεύγητε*. On conclut de là que l'impératif n'a pas d'autre seconde personne que *φεύγετε*, que, d'après les règles de la formation des personnes, *φεύγητε* ne

peut pas venir après la première personne $\phiεύωμεν$. Donc $\phiεύωμεν$ n'est pas la première personne de l'impératif. Il est clair en conséquence que l'impératif n'a de première personne ni au singulier ni au pluriel; ainsi, lorsque nous disons, *fuyons, apprenons*, etc., il faut donner à ces mots le sens de l'exhortation et non les assigner au mode impératif. En grec, l'impératif singulier actif, soit au présent, soit à l'imparfait, se termine à la seconde personne en α , ou en α , ou en $\omicron\upsilon$, ou en ϵ , ou en $\theta\iota$. Les trois premières formes de terminaison appartiennent aux verbes *circonflexes*, $\nuόει$, $τίμα$, $\deltaήλου$; la quatrième est celle des *barytons*, $λέγε$, $γράφε$; et la cinquième celle des verbes en $\mu\iota$, comme $\iotaσταθ\iota$, $\delta\rho\nu\theta\iota$, $\varphiάθ\iota$. Cette dernière terminaison se retrouve encore dans les verbes dont l'infinitif finit en $\nuαι$, bien que leur présent ne soit pas en $\mu\iota$: $\beta\tilde{\eta}\nuαι$, $\beta\tilde{\eta}\theta\iota$; $\nuυγ\tilde{\eta}\nuαι$, $\nuύγηθ\iota$. Il faut en excepter $είναι$, $\deltaοῦναι$, $θεῖναι$. Au reste, il y a plusieurs raisons pour que $\nuενόηκεναι$ et autres verbes semblables fassent plutôt $\nuενόηκε$, $\nuενοηκέτω$, que $\nuενόηθ\iota$. Je puis prendre un de ces verbes pour exemple. Ceux qui se terminent en $\theta\iota$, et dont l'infinitif est en $\nuαι$, doivent nécessairement avoir autant de syllabes que cet infinitif: $\nuύγηθ\iota$, $\nuυγ\tilde{\eta}\nuαι$; $\deltaάμηθ\iota$, $\deltaαμ\tilde{\eta}\nuαι$. Or, $\piεποίηθ\iota$ n'a déjà plus le même nombre de syllabes que $\piεποιε\tilde{\eta}\nuαι$ (1); alors on n'a pas voulu

(1) Macrobe ne s'explique pas ici d'une manière bien claire,

dire *πεποιήθι*, mais *πεποίηκε*. De même, dans la langue latine, l'impératif dérive de l'infinitif, en rejetant la dernière syllabe : *cantare*, *canta*; *monere*, *mone*; *esse*, *es*; de même que *ades* et *prodes*. On trouve, dans Lucilius, *prodes amicis*; dans Virgile, *huc ades*, *o Lenæe*; et dans Térence, *bono animo es*; *facere*, *face*; *dicere*, *dice*, et par syncope, *fac*, *dic*. Les Grecs ajoutent la syllabe *τω* à la deuxième personne, et forment ainsi la troisième, *ποιεῖ*, *ποιεῖτω*; *λέγε*, *λέγέτω*. Si la seconde se termine en *θι*, ils changent cette finale en *τω*, *βήθι*, *βήτω*. C'est en ajoutant *τε* à la seconde personne du singulier qu'ils font la deuxième du pluriel à l'impératif : *ποιεῖ*, *ποιεῖτε*; *βοᾷ*, *βοᾷτε*, etc. Ils forment la troisième du pluriel en ajoutant *σαν* à la troisième du singulier, *ποιεῖτω*, *ποιεῖτωσαν*. Les Grecs reportent cette formation suc-

et son assertion n'est pas exempte de critique. Qu'entend-il par l'adjectif *ισοσύλλαβα*? il a voulu dire jusqu'ici *un mot qui égale en syllabes un autre mot*, et les exemples cités *νύγηθι*, *νυγῆναι*; *δάμηθι*, *δαμῆναι*, prouvent que c'est encore la signification que l'auteur a voulu lui donner en cet endroit; mais *πεποίηκε* n'égale pas plus en nombre de syllabes l'infinitif *πεποιεῖν* que *πεποιήθι*. Il n'a pas voulu dire non plus que les syllabes de l'impératif étaient de la même nature que celles de l'infinitif; car alors les mêmes exemples *νύγηθι*, *νυγῆναι*, etc., s'y opposent, puisque ces différents temps n'ont pas la même figurative. La phrase suivante, *similiter apud Latinos*, etc., semble même protester contre ce qu'il vient de dire, et lui supposer une autre opinion.

cessive de personnes sur deux temps à la fois, savoir, le présent et l'imparfait; et en effet, si on examine attentivement, on verra que l'impératif tient plutôt chez eux de l'imparfait que du présent; car, en ôtant l'augment syllabique ou l'augment temporel à la troisième personne de l'imparfait, on a, à la deuxième de l'impératif, ἔλαλει, λάλει; ἔλεγε, λέγε, etc. De même au passif, ἐχρυσόω, χρυσόω; ἤγου, ἄγου. Les Latins ont pensé qu'il ne faut donner aucun prétérit à l'impératif, parce qu'on commande qu'une chose se fasse actuellement ou qu'elle se fasse un jour. Aussi se sont-ils contentés, en formant ce mode, de lui donner un présent et un futur. Mais les Grecs, examinant plus minutieusement la nature de l'impératif, ont pensé que l'intention de commander pouvait embrasser même le temps passé, comme, par exemple, ἡ θύρα κεκλείσθω; ce qui n'est pas la même chose que ἡ θύρα κλείσθω; car, lorsque je dis κλείσθω, je prouve que la porte dont je parle a été ouverte jusqu'ici. Mais, quand je dis κεκλείσθω, je commande que cette porte soit déjà fermée au moment où je parle. Les Latins reconnaissent cette forme de commandement lorsqu'ils disent par périphrase, *ostium clausum sit*, que la porte ait été fermée. Ce mode se conjugue ensuite dans tous ses temps passés, en confondant toutefois les deux parfaits; car on dit également, pour le parfait et pour

le plus-que-parfait, νενίκηκε, νενικηκέτω, et νενίκησο, νενικήσθω. Voyons, en nous appuyant sur la preuve suivante, jusqu'à quel point cela est nécessaire. Supposons, par exemple, que le sénat ordonne à un consul, ou à des soldats près de livrer bataille, de terminer promptement la guerre : Πρὸ ὥρας ἕκτης ἢ συμβολῇ πεπληρώσθω, ἢ ἡ μάχη πεπλησθῶ, ἢ ὁ πόλεμος νενικήσθω. Les Grecs joignent aussi le futur à l'aoriste, parce que l'un et l'autre se reconnaissent à l'indicatif par les mêmes signes; car, si l'aoriste se termine en σα, le futur se termine en σω, ἐλάλησα, λαλήσω; s'il se termine en ξα, le futur est en ξω, ἔπραξα, πράξω; si enfin l'aoriste est en ψα, le futur est en ψω, ἔπεμψα, πέμψω. Donc λάλησον, πράξον, πέμψον, servent à la fois pour les deux temps, ce qui est clairement démontré par la figurative qu'on retrouve dans l'un et dans l'autre. La troisième personne se rapproche plus de l'aoriste que du futur; car elle fait λαλήσάτω, πράξάτω, πεμψάτω, et les finales σα, ξα, ψα, caractérisent l'aoriste. Il en est de même du pluriel ποιήσατε, dont la troisième personne est ποιησάτωσαν, formée par l'addition d'une syllabe et de la troisième personne du singulier. Pour changer ce temps, c'est-à-dire le futur de l'impératif, de l'actif en passif, on prend l'aoriste infinitif, et, sans changer aucune lettre, et en reculant uniquement l'accent sur la syllabe précédente, on a le futur de

l'impératif : ποιῆσαι, ποιήσαι; λαλῆσαι, λάλησαι. La troisième personne ici vient de la troisième personne de l'actif, en changeant τ en σθ, ποιησάτω, ποιησάσθω; de même que ποιεῖσθε s'est formé de ποιᾷτε.

CHAPITRE XVII.

Du conjonctif.

Le conjonctif, en latin, mode qui en grec se nomme ὑποτακτικόν, a tiré son nom de la même source que dans cette langue; car on l'a appelé conjonctif ou subjonctif, à cause de la conjonction qui toujours l'accompagne. Les Grecs l'ont aussi nommé ὑποτακτικόν, parce qu'il est toujours subordonné à une conjonction. Ce mode a surtout cela de remarquable, que chacun de ses temps à l'actif et à la première personne du singulier se termine en ω : ἐὰν ποιῶ, ἐὰν πεποιήκω; au point que les verbes en μι, une fois arrivés à ce mode, reviennent à la forme des verbes terminés en ω, dont ils sont dérivés, τιθῶ, τίθημι; et au conjonctif, ἐὰν τιθῶ. De même, διδῶ, δίδωμι, ἐὰν διδῶ. Les subjonctifs, en grec, abrègent les syllabes qui étaient restées brèves dans les autres modes : λέγωμεν, ἐὰν λέγωμεν. Ils changent la diphthongue ει

en η : λέγω, λέγεις; ἐὰν λέγω, ἐὰν λέγῃς; et comme la nature de tous les verbes grecs veut que, dans ceux dont la première personne finit par un ω, la seconde soit terminée par une syllabe dans laquelle il entre deux voyelles, alors on dit ἐὰν λέγῃς, en écrivant (1) un ι à côté de l'η, pour ne pas violer la règle qui commande deux voyelles. La troisième personne se forme de la deuxième, en retranchant la dernière lettre : ἐὰν ποιῇς, ἐὰν ποιῇ. Or, comme nous l'avons déjà dit, cédant à leur penchant à allonger les voyelles brèves, les Grecs changent à la deuxième personne ε en η : λέγετε, ἐὰν λέγητε; de même qu'ils ont changé l'ο du pluriel de l'indicatif en ω, λέγομεν, ἐὰν λέγωμεν, ils disent à la troisième ἐὰν λέγωσι, parce que, chez eux, tous les verbes qui finissent en μεν à la première personne plurielle, changent μεν en σι à la troisième. Il suffit, pour former le passif de l'actif à ce mode, d'ajouter la syllabe μαι à la première personne de l'actif : ἐὰν ποιῶ, ἐὰν ποιῶμαι; ἐὰν ποιήσω, ἐὰν ποιήσωμαι; la seconde du passif est la même que la troisième de l'actif : ἐὰν ποιῶ, ποιῇς, ποιῇ; ἐὰν ποιῶμαι, ποιῇ. Cette même troisième personne de l'actif forme

(1) Macrobe se sert du mot *adscripto*. Ce n'est que dans les premiers temps de la langue grecque que l'ι fut ainsi écrit à côté de la voyelle, προσγεγραμμένον. Plus tard on le souscrivit, et il fut appelé ὑπογεγραμμένον · on écrit donc ἐὰν λέγῃς, et non ἐὰν λέγης.

la troisième du passif, en prenant la syllabe $\tau\alpha\iota$: ἐὰν ποιῇ, ἐὰν ποιῇται. Les Grecs unissent deux temps au conjonctif. La langue latine a cela de particulier, qu'elle emploie tantôt l'indicatif pour le conjonctif, tantôt le conjonctif pour l'indicatif. Cicéron a dit, dans son troisième livre *des Lois* : *qui poteris socios tueri*. Le même auteur a dit, dans le premier livre de son traité de la République : *libenter tibi, Læli, uti quum desideras, equidem concessero*.

CHAPITRE XVIII.

De l'optatif.

Les Grecs ont agité avant nous cette question, savoir, si l'optatif est susceptible de recevoir un prétérit, puisqu'on fait ordinairement des vœux pour une chose présente ou pour une chose future, et qu'on ne peut en apparence revenir sur le passé. Ils ont décidé que le prétérit est nécessaire à l'optatif, parce que, ignorant souvent ce qui s'est passé dans un lieu dont nous sommes éloignés, nous désirons ardemment que ce qui nous serait utile fût arrivé. Un homme a désiré remporter la palme aux jeux olympiques; renfermé dans sa demeure, il a confié ses chevaux à son fils et l'a chargé de les conduire au

combat; déjà le jour fixé par la lutte est écoulé, le père ignore encore quelle en a été l'issue, et sa bouche fait entendre un souhait. Croyez-vous qu'il laisse échapper d'autres paroles que celle-ci : εἴθε ὁ υἱός μου νενίκηκος! « puisse mon fils avoir été vainqueur! » Qu'on demande également ce que devrait dire en latin un homme qui, dans un cas semblable, formerait un vœu, on répondra par ces mots: *utinam meus filius vicerit*! Mais peu d'auteurs latins ont admis à l'optatif cette forme de parfait: *utinam vicerim*! car les Latins réunissent les divers temps de ce mode, à l'exemple des Grecs. C'est ainsi qu'ils font un seul temps du présent et de l'imparfait, du parfait et du plus-que-parfait. Ils se servent, pour rendre les deux premiers temps, de l'imparfait du subjonctif: *utinam legerem*! et pour les deux suivants, ils emploient le plus-que-parfait du subjonctif: *utinam legissem*! Le futur optatif se rend par le présent du subjonctif: *utinam legam*! Il y a cependant quelques écrivains qui persistent à employer le parfait: *utinam legerim*! Ils s'appuient sur l'opinion des Grecs, que nous avons citée plus haut. Tout optatif grec terminé en μι est à l'actif; tout ceux qui finissent en μην sont ou au passif, ou de forme passive: λέγοιμι, λεγούμην. Les optatifs terminés par la syllabe ην, précédée d'une voyelle, sont tantôt à l'actif, tantôt au passif, et ne viennent pas d'autres verbes que des verbes en μι: φαίην, δοίην.

Il y a des aoristes passifs venant des mêmes verbes, comme *δοθείην*, etc. Il y a aussi des temps de la même forme qui viennent des verbes terminés en *ω*, comme *υυγείην*, *δαρείην*, dont les temps, qui à l'actif finissent en *μι*, changent cette finale en la syllabe *μην*, et forment les mêmes temps du passif : *λέγοιμι*, *λεγοίμην*. Ceux qui finissent en *ην* intercalent un *μ* et deviennent ainsi passifs : *τιθείην*, *τιθείμην*. Les Grecs donnent à chaque temps de l'optatif une syllabe de plus qu'aux mêmes temps de l'indicatif : *ποιῶ*, *ποιοῖμι*; *ποιήσω*, *ποιήσοιμι*; *πεποίηκα*, *πεποιήκοιμι*. Je ne parle pas de l'aoriste, que la langue latine ne connaît pas. Ainsi, nous trouvons en grec *ἤβῳμι* et *ἤβῳοιμι*, parce que, d'après l'addition nécessaire de la syllabe *μι*, on fait de *ἤβῳ*, *ἤβῳμι*, et de *ἤβῳω*, *ἤβῳοιμι*. Tout optatif, dans cette langue, a toujours pour pénultième une diphthongue dans laquelle entre un *ι* : *λέγοιμι*, *γράφοιμι*, *σταίην*, *δοίην*. On ajoute un *ι* après l'*ω* dans *ἤβῳμι* (1), pour que la pénultième de l'optatif ne marche pas sans cette voyelle. Toute première personne du singulier terminée en *μι* change cet *ι* final en *εν*, et fait ainsi son pluriel : *ποιοῖμι*, *ποιοῖμεν*. Toute première personne plurielle a, à la pénultième, ou une seule voyelle, comme *σταίμεν*, ou deux, comme *λέγοιμεν* (2). Cette première personne

(1) On souscrit ordinairement cet *ι*, comme plus haut *ἤβῳμι*.

(2) Ceci pourrait ne pas paraître clair au premier abord,

sert à son tour à former la troisième, en changeant sa finale en *σαν*. Les mots suivants font le même changement, et de plus ils retranchent le *μ* : *σταίμεν*, *σταίεσαν*; *λέγομεν*, *λέγοιεν*. Les temps terminés en *μην* au passif changent cette même syllabe en *ο*, et forment de cette manière la seconde personne : *ποιόμεν*, *ποιοῖο*. Ceux dont la désinence est *ην* changent *ν* en *σ*, pour avoir la seconde personne : *σταίην*, *σταίης*. Si cette seconde personne finit par un *ο*, elle le fait précéder d'un *τ* à la troisième : *ποιοῖο*, *ποιοῖτο*; quand elle finit par *σ*, elle perd ce *σ* : *σταίης*, *σταίη*.

CHAPITRE XIX.

De l'infinitif.

Quelques grammairiens grecs n'ont pas voulu mettre l'infinitif, qu'ils appellent *ἀπαρέμφατον*, au nombre des modes du verbe, parce qu'un verbe, à un

parce que, dans notre manière de prononcer, l'*ι* et l'*η* de *σταίμεν*, par exemple, semblent confondus. Deux choses cependant doivent être remarquées, c'est avec l'*α* que l'*ι* forme diphthongue, et non avec l'*η*, qui reste seul pour pénultième : ensuite, la dernière syllabe étant brève, l'accent doit être reculé sur l'antépénultième; or nous le trouvons sur l'*ι*, preuve que cette antépénultième est la diphthongue *αι*.

mode quelconque, ne saurait former un sens si on le joint à un autre verbe, fût-il à un autre mode. Qui dira en effet : βουλομένην λέγω, γράφοιμι τρέχω? L'infinitif au contraire, joint à quelque mode que ce soit, complète un sens : θέλω γράφειν, θέλει γράφειν, etc. On ne peut pas dire non plus en latin : *velim scribo*, *debeam curre*, et autres alliances semblables. Ces mêmes grammairiens prétendent que l'infinitif est plutôt un adverbe (1), parce que, à l'exemple de l'adverbe, l'infinitif se place avant ou après le verbe, comme γράφω καλῶς, καλῶς γράφω; *scribo bene*, *bene scribo*. De même on dit : θέλω γράφειν, γράφειν θέλω; *volo scribere*, *scribere volo*. Ils ajoutent qu'il ne serait pas étonnant, puisque plusieurs adverbes viennent des verbes, que l'infinitif lui-même ne fût un mot formé aussi des verbes. Si, en effet, ἑλληνιστὶ vient de ἑλληνίζω, pourquoi de γράφω ne formerait-on pas l'adverbe γράφειν? Ils vont encore plus loin. Si, disent-ils, γράφω, quand il se change en ce mot, γράφων, perd le nom de verbe pour prendre celui de

(1) Cette opinion n'a pas même quelque chose de spécieux, et ne saurait être soutenue. L'adverbe, en effet, ne sert qu'à modifier la signification d'un mot auquel il est joint, tandis que l'infinitif pris seul exprime par lui-même un état, une action, indéterminés, je l'avoue, mais qui n'en sont pas moins un état, une action. L'infinitif est seulement un mode moins parfait, et les Grecs l'ont bien senti en lui donnant le nom d'ἀπαρτίματος, qui signifie *indéfini*, *indéterminé*, *infinitif*.

participe, parce qu'il change sa finale et n'admet plus la différence des *personnes*, pourquoi n'en serait-il pas de même de γράφειν, qui non-seulement change la finale, mais qui de plus perd les diverses significations établies par les *personnes* et les *nombres*, surtout lorsque à l'égard des *personnes* le sens du participe est changé par l'addition d'un pronom, ἐμὲ φιλῶν, σὲ φιλῶν, et que nous voyons l'infinitif subir cette même modification, ἐμὲ φιλεῖν, σὲ φιλεῖν? Mais ceux qui pensent ainsi de l'infinitif ont surtout été trompés par ceci, que, dans l'adverbe, les différentes significations ne naissent pas de la similitude des diverses inflexions, mais que les temps et même les mots entiers sont changés, comme νῦν, πάλαι, ὕστερον, *nunc*, *antea*, *postea*. A l'infinitif, la voix change le temps par une simple inflexion, comme γράφειν, γεγραπέναι, γράψειν, *scribere*, *scripsisse*, *scriptum iri*. Tout infinitif joint à un verbe ne forme pas toujours un sens; il faut qu'il soit joint à un de ces verbes qui n'expriment rien par eux seuls, que les Grecs ont appelé προαιρετικὰ, et que les Latins pourraient bien appeler *arbitraria*, parce qu'ils expriment un penchant, un désir, une volonté de faire une chose encore incertaine, et dont la nature ne peut être déterminée que par un autre verbe. On ne saurait joindre le verbe ἐσθίω (je mange) avec le verbe τύπτειν (frapper), ou περιπατῶ (je me promène)

avec *πλουτεῖν* (être riche). De même, en latin, *lego* uni à *sedere*, *scribo* uni à *cædere*, ne forment aucun sens complet, parce que *lego* exprime seul une action et que *sedere* en exprime une autre, comme *scribo* à l'égard de *cædere*. Si je dis *volo*, ou *opto*, ou *soleo*, ou *incipio*, et autres verbes semblables, je n'exprime aucune action déterminée au moyen d'un verbe de cette nature; mais ce sont les seuls verbes, ainsi que ceux qui leur ressemblent, qui se joignent convenablement aux infinitifs, de manière à ce que l'un des deux verbes exprime une volonté et que l'autre qualifie l'action qui est le but de cette volonté : *volo currere*, *opto invenire*, *soleo scribere*. Ces exemples peuvent faire comprendre que c'est dans l'infinitif que repose toute la force significative du verbe, puisque les verbes sont en quelque sorte les noms qu'on donne aux actions. Nous voyons même que l'infinitif fait souvent exprimer une action quelconque à des verbes qui seuls n'avaient aucune signification. Ce mode sert si bien à nommer les choses sans le secours d'un autre mot, que, dans les significations des *attributs* qu'Aristote appelle les *dix catégories*, quatre sont désignées par l'infinitif, *καῖσθαι*, *εἶναι*, *ποιεῖν*, *πάσχειν*. Les Grecs ont appelé ce mode *ἀπαρέμφατον*, parce qu'il n'exprime aucune volonté de l'âme. Ces mots *γράφω*, *τύπτω*, *τιμῶ*, expriment, outre une action, le sentiment qu'éprouve l'âme de

l'agent. Mais γράφειν, τύπτειν, τιμᾶν, ne nous présentent aucune idée de sentiment, parce qu'on ignore si celui qui parle ajoutera ensuite θέλω, μέλλω, διατυπῶ, ou bien οὐ θέλω, οὐ μέλλω, οὐ διατυπῶ. Passons maintenant à sa formation.

Un temps de l'infinitif, en grec, répond à deux temps de l'indicatif. Nous trouvons à l'indicatif ποιῶ, ἐποιοῦν, tandis que l'infinitif n'a que ποιεῖν pour le présent et pour l'imparfait. De même, dans le premier mode, le parfait est πεποίηκα, et le plus-que-parfait est ἐπεποιήκειν; l'infinitif n'a pour ces deux temps que πεποιημέναι. Tout infinitif se termine par un ν ou par la diphthongue αι; mais lorsqu'il finit par un ν, ce ν est nécessairement précédé d'une diphthongue, comme dans ποιεῖν, χρυσοῦν. On ajoute l'ι à l'infinitif βοᾶν (1), afin qu'il n'y ait pas d'infinitif sans diphthongue. Aussi tous ceux qui se terminent en ην, comme ζῆν, πεινῆν, n'appartiennent pas à la langue

(1) Cette explication donnée à l'infinitif βοᾶν ne me paraît pas très-claire; car l'infinitif n'est pas βοᾶν, mais βοᾷεν. On passe, sans être arrêté, sur ces infinitifs contractes, et pourtant cette contraction pourrait bien sembler irrégulière, si on examinait la chose attentivement, et si l'on se renfermait dans les règles rigoureuses de la contraction. Dans l'infinitif de βοᾶν, en effet, qui est avant la contraction βοᾷεν, l'ι forme une diphthongue avec l'ι; on rompt, pour ainsi dire, cette diphthongue en souscrivant l'ι sous l'α, et l'on contracte ensuite α et ι en α long.

commune, mais au dialecte dorien, comme ὀρῆν. On trouve même dans ce dialecte des infinitifs qui finissent en εν, comme νόεν, formé de νοεῖν. On en rencontre, il est vrai, dans la langue commune, qui ont également pour finale la syllabe εν; mais on n'a fait que retrancher la dernière syllabe du mot, qui n'a subi du reste aucune altération. Ainsi, d'ἔμεναι on a fait ἔμεν, de δόμεναι on a formé δόμεν. La troisième personne du parfait de l'indicatif prend avec elle la syllabe ναι, et donne ainsi le même temps de l'infinitif, πεποίηκε, ποιηκέναι. Les Latins ajoutent deux *ss* et un *e* à la première personne, *dixi*, *dixisse*. Les Grecs placent avant la diphthongue αι, qui sert de désinence à leurs infinitifs actifs, toutes les semi-voyelles, excepté ζ, στείλαι, νεῖμαι, σπείραι, νοῆσαι, λέξαι, γράψαι. On peut remarquer εἶπαι et ἐνέγκαι, les seuls verbes où la diphthongue ne soit pas précédée d'une semi-voyelle, mais d'une muette. Au passif, cette même diphthongue n'est jamais précédée que du θ, devant lequel on met ou une liquide, comme dans κεκάρθαι, τετίλθαι; ou un σ, comme dans λέγεσθαι, φιλεῖσθαι; ou une des deux muettes qu'on appelle rudes ou aspirées, soit un χ, comme dans νενύχθαι; soit un φ, comme dans γεγράφθαι. Les Latins n'ont pas d'infinitif d'une seule syllabe; les Grecs en ont quelques-uns qu'on peut ranger dans la seconde conjugaison des *circonflexes*, comme σπᾶν, θλᾶν; car πνεῖν, χεῖν, ῥεῖν,

ne sont pas entiers (1), mais ils sont contractés. On disait avant πνέειν, χέειν, ῥέειν, et en retranchant l'ι du milieu on en a fait qu'une syllabe, car l'indicatif présent de ces verbes est πνέω, χέω, ῥέω. Tout verbe grec, en effet, qui se termine en ω, garde à l'infinitif le même nombre de syllabes qu'à la première personne de l'indicatif présent: νοῶ, νοεῖν; τιμῶ, τιμαῖν; χρυσῶ, χρυσοῦν; τύπτω, τύπτειν. La même chose a lieu pour πνέω, πνέειν; χέω, χέειν; ῥέω, ῥέειν, dont on fait ensuite πνεῖν, χεῖν, ῥεῖν. Les infinitifs qui ont pour finale un ν viennent-ils d'un verbe *circonflexe*, ils remplacent ce ν par la syllabe σθαι pour former l'infinitif passif: ποιεῖν, ποιεῖσθαι; τιμαῖν, τιμαῖσθαι. Appartiennent-ils à un verbe *baryton*, ils perdent encore l'ι: λέγειν, λέγεσθαι. On peut former aussi l'infinitif passif de l'indicatif passif, en changeant, à la troisième personne du singulier, τ en σθ. Cela n'a pas lieu seulement pour le présent, mais aussi pour le passé et pour le futur: φιλεῖται, φιλεῖσθαι; πεφίληται, πεφίλησθαι; πεφίληθήσεται, πεφίληθήσεσθαι. Il y a une autre observation plus rigoureuse à faire sur le parfait. Toutes les fois que ce parfait a un χ à sa pénultième, il rejette ses deux dernières syllabes, les remplace

(1) Macrobe établit ici une distinction fautive; on peut lui répondre que, comme πνεῖν, χεῖν, κ. τ. λ., σπᾶν et θλάιν ne sont pas des mots entiers, mais contractés, le premier pour σπάειν, le second pour θλάειν.

par la finale *σθαι*, et donne ainsi le parfait passif : *πεπατηκέναι*, *πεπατῆσθαι*; *πεπλυκέναι*, *πεπλῦσθαι*. Quelquefois il prend seulement la syllabe *θαι* sans *σ*; mais alors c'est quand le *κ* est précédé d'une liquide, comme *τετιλκέναι*, *τετίλθαι*; *κεκαρκέναι*, *κεκάρθαι*; *ἐρράγκέναι*, *ἐρράνθαι*. On comprend par là que *γ*, qui dans ce verbe précède *κ*', a été mis forcément pour un *ν*. Si le parfait actif a pour pénultième un *φ* ou un *χ*, il prend encore un *θ* au passif : *γεγραφέναι*, *γεγράφθαι*; *νευχέναι*, *νενύχθαι*. Les Latins forment le futur de l'infinitif en joignant au participe ou plutôt au gérondif les mots *ire* ou *iri*, et ils disent pour l'actif *doctum ire*, ou *doctum iri* pour le passif. Les infinitifs terminés en *θαι* mettent ou l'accent aigu sur l'antépénultième, comme dans *λέγεσθαι*, *γράφεσθαι*; ou sur la pénultième, comme dans *τετίλθαι*; ou bien enfin ils marquent cette même pénultième de l'accent circonflexe, comme *ποιεῖσθαι*. L'infinitif terminé en *θαι* a-t-il un *υ* à la pénultième, il est au présent ou au parfait, et alors c'est l'accent qui sert à les distinguer : car, s'il marque l'antépénultième, le verbe est au présent, comme *ὄλλυσθαι*, *ρήγνυσθαι*; s'il marque la pénultième, c'est un parfait, comme *λελύσθαι*. Ainsi *εἶρυσθαι*, s'il a l'accent sur sa première syllabe, a le même sens que *ἔλκεσθαι* (être traîné), qui est au présent. Si, au contraire, l'accent est sur la pénultième, il a le sens de *εἰλχύσθαι* (avoir été traîné), qui est

au parfait : νῆα κατειρύσθαι. La composition ne change pas l'accent dans les infinitifs, et les verbes composés gardent l'accent des verbes simples : φιλεῖσθαι, καταφιλεῖσθαι. Enfin, καταγράψαι, qui est à la fois l'infinitif actif et l'impératif passif, a l'accent sur le verbe dans le premier cas, καταγράφαι; et lorsqu'il est mis pour l'impératif, l'accent se recule sur la préposition κατάγραφαι. Tout parfait de l'infinitif en grec, lorsqu'il se compose de deux syllabes, commence par une voyelle, αἰρῆσθαι. Si on en trouve également de deux syllabes qui commencent par une consonne, il est évident qu'ils sont syncopés, comme πέρθαι, βλῆσθαι, δέχθαι (1), et que le parfait véritable est πεπέρθαι, βεβλῆσθαι, δεδέχθαι. Les Grecs emploient souvent l'infinitif pour l'impératif; les Latins le mettent quelquefois à la place de l'indicatif: θαρσῶν νῦν, Διόμηδες, ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι, c'est-à-dire μάχου. « Courage, Diomède, marche contre les Troyens. » (Hom.). Salluste a employé l'infinitif pour l'indicatif. *Hic ubi primum adolevit, non se luxuriæ atque inertiae corrumpendum dedit, sed, ut mos gentis illius est, jaculari, equitare; et cum omnes gloria anteiret, omnibus tamen carus esse. Idem pleraque*

(1) Il était inutile de citer ces exemples, car il faut toujours fonder ses règles sur la langue commune, et non sur des dialectes particuliers. Or ces formes, πέρθαι, βλῆσθαι, κ. τ. λ., sont ioniennes.

tempora in venando agere, leonem atque alias feras primus aut in primis ferire, plurimum facere, minimum de se loqui (1). Les Latins font quelquefois tenir à l'infinitif la place du subjonctif. Cicéron, *pro Sestio*, a dit : *Reipublicæ dignitas me ad se rapit, et hæc minora relinquere hortatur*, au lieu de *hortatur ut relinquam* (2). On s'en sert quelquefois au lieu du gérondif. Cicéron a dit, dans son *pro Quintio* : *Consilium cepisse hominis fortunas funditus evertere*, au lieu de *evertendi*. « Il a résolu de renverser de fond en comble la fortune et la puissance de cet honnête citoyen. » Nous lisons dans Virgile : *Sed si tantus amor casus cognoscere nostros, pour cognoscendi*. « Mais si vous désirez sincèrement connaître nos malheurs. »

On trouve encore l'infinitif employé autrement par Térence, dans son Hécyre : *it ad eam visere*, pour *visitatum*, « il va la voir; » et par Virgile : *et can-*

(1) Dès qu'il commença à grandir, il ne se laissa pas amollir par les débauches ni par l'oisiveté, mais il se conforma aux coutumes de cette nation. On le vit s'exercer à lancer un trait, à monter à cheval; et, bien qu'il surpassât tous ses rivaux en adresse, tous cependant le chérissaient. Il passait la plus grande partie du jour à chasser. Il était le premier, ou au moins un des premiers, à pousser aux lions et aux autres bêtes féroces; enfin il agissait beaucoup, et ne parlait jamais de lui.

(2) L'honneur de la république me réclame tout entier, et me dit de lui sacrifier ces intérêts futiles.

tari pares et respondere parati, pour *ad respondendum* : « tous deux habiles à chanter des vers, et prêts à se répondre. » Quelquefois l'infinitif tient la place du participe présent. Varron dit, en plaissant contre Scævola, *et ut matrem audivi dicere* : « et dès que j'ai entendu dire à sa mère. » Cicéron a dit aussi, dans une de ses Verrines : *Charidemum quum testimonium dicere audistis* : « Lorsque vous avez entendu Charidème, déposant contre lui. » Ces deux infinitifs, *dicere*, sont bien pour *dicentem*. N'écoutez donc plus ceux qui déclament contre l'infinitif, et qui prétendent qu'il ne fait pas partie du verbe, puisqu'il est prouvé qu'on l'emploie pour presque tous les modes du verbe.

CHAPITRE XX.

Des impersonnels.

Il y a des impersonnels communs à la langue grecque et à la langue latine ; il y en a aussi qui n'appartiennent qu'à cette dernière. *Decet me, te, illum, nos, vos, illos*, est un impersonnel ; mais les Grecs emploient le même verbe de la même manière : *πρέπει μοι, σοι, ἐκείνῳ, ἡμῖν, ὑμῖν, ἐκείνοις*. Or cet im-

personnel, *decet*, vient du verbe *deceo*, *deves*, *decet* : πρέπω, πρέπεις, πρέπει, πρέπομεν, πρέπετε, πρέπουσι. *Decet domum columnæ* : πρέπουσι τῇ οἰκίᾳ οἱ χιόνες. *Placet mihi lectio*, la lecture me plaît; *placet* est un verbe. *Placet mihi legere*, il me plaît de lire; *placet* est ici un impersonnel.

De même, en grec, ἀρέσκει μοι ἡ ἀνάγνωσις se rapporte à la personne elle-même; et dans ἀρέσκει μοι ἀναγιγνώσκειν, ἀρέσκει est impersonnel : *contigit mihi spes*, *contigit me venisse*; de même en grec : συνέβη μοι ἡ ἐλπίς, συνέβη με ἐληλυθέναι. Dans le premier cas, συνέβη est verbe et se conjugue; dans le second, il est impersonnel. *Pœnitēt me* répond au μεταμέλει μοι des Grecs. Les impersonnels, chez ces derniers, ne passent pas par tous les temps; car on ne dit pas impersonnellement τρέχειν, περιπατεῖν. On ne rencontre aucun impersonnel employé au pluriel; car *bene legitur liber* est impersonnel (1), mais *libri bene leguntur* est une tournure semblable à celle des Grecs : αἱ βίβλοι ἀναγιγνώσκονται.

(1) *Bene legitur liber* n'est pas plus impersonnel, selon moi, que *libri bene leguntur* : on doit en comprendre la raison. Macrobe a donc commis une erreur.

CHAPITRE XXI.

Des formes ou des différences extérieures des verbes.

Ce qu'on appelle formes ou différences extérieures des verbes, peut se réduire à celles-ci : les unes marquent une action réfléchie ou une action qui commence à se faire ; les autres expriment une action souvent répétée ; les autres, enfin, tiennent la place d'autres mots, dont elles usurpent la signification. Ces formes sont presque en propre à la langue latine, quoique les Grecs possèdent, dit-on, cette forme de verbes qui exprime la réflexion.

CHAPITRE XXII.

Des verbes qui marquent l'intention.

Un verbe marque l'intention quand il exprime l'approche d'une action dont on espère voir l'issue, comme *parturio*, qui n'est autre chose que *parere* *meditor*; *esurio*, qui veut dire *esse meditor*. Ces

verbes sont toujours de la troisième conjugaison et longs. La langue grecque nous présente une forme semblable dans les verbes θανατιῶ, δαιμονιῶ, κινητιῶ, κ. τ. λ. Ces verbes en effet n'expriment pas un fait, mais un essai, une intention de l'exécuter. On peut leur assimiler les suivants : ῥιγείω, ὀκνεῖω, γαμησεῖω, κ. τ. λ.

CHAPITRE XXIII.

Des verbes qui marquent un commencement d'action.

Les verbes appelés en latin *inchoativa* sont ceux qui indiquent qu'une chose a commencé d'être, comme *palescit* se dit d'un homme dont le visage n'est pas encore couvert de toute la pâleur dont il est susceptible. La forme de ces verbes est toujours en *sco*. Cependant tous ceux qui ont cette désinence n'ont pas la même signification; il suffit qu'ils soient dérivés pour qu'on soit forcé de les ranger dans la troisième conjugaison. Cette forme n'admet pas de parfait; on ne peut dire, en effet, qu'une même chose a commencé d'être actuellement et qu'elle est passée. Quelques personnes prétendent que cette forme est aussi connue des Grecs, et citent pour

par la signification ; car *vado salutatum* dit la même chose que *vado salutare* ou *ut salutem*. Si vous dites *ad salutandum eo*, le mot *salutandum* cesse d'être participe, si vous n'ajoutez, ou *hominem*, ou *amicum*. L'addition d'un de ces deux mots lui donnera force de participe, mais alors il faut que le verbe d'où il vient ait la voix passive, comme *ad videndum*, *ad salutandum*. Mais lorsque je dis *ad declamandum*, je ne puis ajouter *illum*, parce que *declamor* n'est pas latin. Cette forme ne donne pas seulement de l'élégance aux phrases ; par elle aussi la langue latine possède une richesse de plus que les Grecs doivent lui envier.

CHAPITRE XXVI.

Des différentes espèces de verbes.

Les Latins appellent *genera verborum* ce que les Grecs désignent sous le nom de διάθεσις ῥημάτων ;

forme en parlant des *modes* dans les verbes ; car elle est partic inhérente du verbe, et ne ressemble aucunement aux formes précédentes, qui ne sont autre chose que des désinences variées, puisque nous avons vu qu'elles n'affectent que la terminaison, et qu'enfin on pourrait les regarder comme parties extrinsèques du verbe.

car le mot *affectus* (état de l'âme, de l'esprit) est rendu par le mot *διάθεσις*. Voici donc ce qui sert chez les Grecs à distinguer les différentes affections. Les verbes terminés en *ω*, ayant une signification active, se joignent à plusieurs cas, soit au génitif, soit au datif, ou à l'accusatif; ils prennent avec eux la syllabe *μαι* pour se changer en passifs. Les Grecs ont alors appelé *παθητικὰ* les verbes qui, terminés en *μαι*, expriment l'état passif de l'âme. Ces derniers doivent nécessairement être joints au génitif avec la préposition *ὕπὸ*, et ils peuvent, en rejetant la syllabe *μαι*, redevenir actifs : *ἄρχομαι ὑπὸ σοῦ*, *κλέυομαι ὑπὸ σοῦ*, *τιμῶμαι ὑπὸ σοῦ*. Celui qui ne réunira pas toutes les conditions ci-dessus énoncées, ne sera appelé ni *actif*, ni *passif*; mais s'il se termine en *ω*, on l'appellera *neutre* ou *absolu*, comme *ζῶ*, *πλουτῶ*, *ὑπάρχω*. Parmi ces derniers, quelques-uns expriment une action libre et indépendante, d'autres expriment un état passif. Par exemple, *τρέχω*, *ἄριστῶ*, *περιπατῶ*, désignent un individu agissant; mais *νοσῶ* et *ὀφθαλμιῶ* désignent, sans aucun doute, un état de souffrance. On ne les appelle pas actifs, parce qu'on ne peut les construire avec aucun des cas dont nous avons parlé plus haut, et qu'ils ne peuvent recevoir la syllabe *μαι*. On ne dit ni *τρέχω σε*, ni *ἄριστῶ σε*, et on ne peut pas non plus en faire des verbes passifs et dire : *τρέχομαι ὑπὸ σοῦ*, *ἄριστῶμαι ὑπὸ σοῦ*. *Νοσῶ* et *ὀφθαλμιῶ*,

quoique exprimant un état passif, ne peuvent être appelés verbes *passifs*, parce qu'ils ne se terminent pas en *μαι*, parce qu'ils ne désignent pas celui qui agit sur celui qui souffre l'action; enfin, parce qu'ils ne sont pas joints à la préposition *ὑπὸ*, ce qui est surtout la marque distinctive du passif. Car à l'*actif* et au *passif* il doit toujours y avoir deux personnes, l'une agissant, et l'autre soumise à l'action. Or, comme ces verbes ne peuvent être appelés ni *actifs*, ni *passifs*, on les nomme neutres ou *absolus*, comme le sont en latin *volo*, *vivo*, *valeo*. Mais comme chez les Grecs eux-mêmes on trouve bien des verbes qui, terminés en *ω*, expriment un état passif; de même aussi vous en trouverez plus d'un qui, terminé en *μαι*, n'aura qu'une signification active, comme *κῆδομαι* σου, *μάχομαι* σοι, *ἄγχομαι* σε, κ. τ. λ. Il y a en grec des verbes *communs* appelés *moyens* qui finissent en *μαι*, et qui n'ont qu'une seule forme pour désigner l'action et l'impression qui en résulte. Comme *βιάζομαι* σε, *βιάζομαι* ὑπὸ σοῦ (1). Il y a aussi des verbes pas-

(1) Cette querelle faite aux verbes que les Grecs appellent *moyens* est mal raisonnée. Par exemple, on peut fort bien considérer, et cela est en effet, le second *βιάζομαι*, construit avec la préposition *ὑπὸ*, comme étant le passif de *βιάζω*. Ensuite, on pourrait citer plusieurs verbes *moyens* qui expriment une action dont le résultat n'a rapport qu'à l'agent lui-même, comme les verbes que nous appelons *réfléchis*. Cela ne justifierait-il pas bien le nom de *μέσσα* que les Grecs leur ont donné?

sifs ainsi nommés, comme ἡλειψάμην, ἡσάμην. Bien que ce nom signifie qu'ils tiennent le milieu entre l'action et la sensation, cependant ils n'expriment pas autre chose que cette dernière; car ἡλειψάμην est la même chose que ἡλείφθην. De même, les Grecs appellent moyens ces temps, ἔγραψάμην, ἐφάμην, ἐδόμην, qui n'ont qu'une signification active. Ainsi ἔγραψάμην a le même sens que ἔγραψα, et on ne dit jamais προεγραψάμην. Ἐφάμην est la même chose que ἔφην. Ainsi tous ces verbes que nous avons cités plus haut, tels que φιλοῦμαι σου, κηδομαι σου, bien qu'ils expriment une action faite, sont appelés μέσα (moyens). Quant aux Latins, ils n'appellent pas *communis*, mais déponents, les verbes qui, chez eux, ressemblent à ces verbes grecs. Les Grecs diffèrent en cela des Latins, que ces derniers n'appellent jamais *commun* un verbe, à moins qu'il ne soit semblable au passif, et que les premiers ont appelé moyens des verbes à forme active, comme πέπηγα, qui est regardé comme moyen, et qui, avec la consonnance active, exprime seulement l'impression causée par l'action; car πέπηγα est la même chose que πέπηγμαι. Mais πέπληγα et κέκοπα se prennent dans le sens passif et dans le sens actif; car on trouve πεπλη-

Ne peut-on pas dire enfin qu'ils tiennent en effet le milieu entre les verbes ενεργητικά (actifs) et les παθητικά (passifs), puisqu'ils ont la signification des premiers et la forme des seconds?

γῶς σε et πεπληγῶς ὑπὸ σοῦ, κ. τ. λ. Il y a, en latin, quelques verbes neutres qui quelquefois deviennent déponents, comme *labo*, *labor*; *fabrico*, *fabricor*. Ce changement n'est pas inconnu aux Grecs : βουλεύομαι, βουλεύω; πολιτεύομαι, πολιτεύω.

CHAPITRE XXVII.

Des verbes défectueux.

En grec comme en latin, il y a des verbes qui présentent des défectuosités dans leur conjugaison. Ces défectuosités peuvent, selon les grammairiens, exister de trois manières : ou lorsqu'on emploie un mot pour faire image, ou lorsque les lettres qui composent ce mot ne sont pas en rapport, ou enfin lorsque ce mot lui-même a cessé d'être en usage. Dans les deux premiers cas, on obéit à la nécessité; dans le troisième, on cède au respect pour l'antiquité. La première défectuosité se rencontre dans les verbes créés à plaisir, c'est-à-dire faits pour peindre un objet quelconque par les sous, comme λίγξε βιὸς, σίζε ὀφθαλμός (1),

(1) Je ne pense pas qu'on puisse argumenter sur ces mots, ni sur d'autres semblables, en faveur de cette première assertion. Il est évident que ces mots sont tout simplement syncopez : λίγξε pour ἐλγξε, de λίγγω; σίζε pour ἑσιζε, de σίζω. Ὡς τοῦ σιζ' ὀφθαλμός, « ainsi siffla l'œil du cyclope. » Hom., Odys. IX, v. 394.

et autres mots semblables. Dans ces verbes, en effet, on ne s'inquiète ni de la personne, ni du mode. Le verbe pèche contre le rapport des lettres entre elles toutes les fois qu'avant ω on trouve un μ ou un $\mu\nu$; car, d'après la règle, cela ne peut se rencontrer au *parfait*, ni au *plus-que-parfait*, ni à l'*aporiste*, ni au *futur*. Ainsi, $\nu\epsilon\mu\omega$ ne pouvant faire régulièrement $\nu\epsilon\nu\epsilon\mu\alpha$, $\epsilon\nu\epsilon\nu\epsilon\mu\chi\epsilon\iota\nu$, parce que ces lettres ne s'accordaient pas ensemble, on a intercalé η : $\nu\epsilon\nu\epsilon\mu\eta\alpha$, $\epsilon\nu\epsilon\nu\epsilon\mu\eta\chi\epsilon\iota\nu$. $\epsilon\nu\epsilon\mu\theta\eta\nu$ et $\nu\epsilon\mu\theta\epsilon\sigma\mu\alpha\iota$ ont pris la même lettre pour l'euphonie : $\epsilon\nu\epsilon\mu\eta\theta\eta\nu$, $\nu\epsilon\mu\eta\theta\eta\sigma\mu\alpha\iota$. La troisième personne du singulier, qui a un τ à la dernière syllabe, prend un ν pour faire le pluriel : $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\tau\alpha\iota$, $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omicron\nu\tau\alpha\iota$. Mais $\kappa\acute{\epsilon}\kappa\alpha\rho\tau\alpha\iota$ n'a pu admettre de ν au pluriel, et de cette manière il est défectueux. De même $\acute{\epsilon}\sigma\tau\alpha\lambda\tau\alpha\iota$, $\kappa\acute{\epsilon}\kappa\omicron\pi\tau\alpha\iota$, et mille autres mots, ont remédié à la même défectuosité au moyen du *participe*. Les Grecs ont plusieurs verbes tombés en désuétude, par exemple, les verbes terminés en $\nu\omega$: $\lambda\alpha\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omega$, $\mu\alpha\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omega$, qu'on ne peut conjuguer au-delà de l'imparfait (1); ils en ont aussi quelques-uns en $\sigma\kappa\omega$: $\gamma\eta\rho\acute{\alpha}\sigma\kappa\omega$, $\tau\epsilon\lambda\acute{\iota}\sigma\kappa\omega$; car $\delta\iota\delta\acute{\alpha}\xi\omega$, que nous rencontrons souvent, ne vient

(1) Il n'est pas vrai de dire que ces verbes, $\lambda\alpha\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omega$, $\mu\alpha\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omega$, ne soient plus usités, puisque ce sont les seuls qu'on trouve au présent et à l'imparfait. On n'emploie plus au contraire leurs primitifs, $\lambda\theta\omega$, $\mu\alpha\theta\acute{\iota}\omega$, dont on a, il est vrai, conservé plusieurs temps : $\acute{\epsilon}\mu\alpha\theta\epsilon\nu$, $\mu\epsilon\mu\acute{\alpha}\theta\eta\kappa\alpha$, $\mu\alpha\theta\acute{\eta}\sigma\mu\alpha\iota$, &c. &c.

pas de διδάσχω, mais de διδάχω, comme le prouve διδαχή. Les verbes qui finissent par ύω, et qui ont plus de deux syllabes, présentent la même inexactitude : ὀμνύω, ὀμνυμι; πηγνύω, πηγνυμι. On ne retrouve plus au-delà de l'imparfait les verbes terminés en είω, comme ὀκνείω; non plus que ceux qui, de monosyllabes qu'ils étaient, sont allongés par l'addition de l'i et le redoublement de leur première consonne, comme τρῶ, τιτρῶ; βῶ, βιβῶ. Tous ces verbes peuvent se conjuguer seulement au présent et à l'imparfait. *Inquam* et *sum* sont en latin des verbes défectueux; car les personnes qui suivent la première n'ont aucune analogie avec elle; l'un fait *inquam*, *inquis*, *inquit*, l'autre, *sum*, *es*, *est*; le premier manque de tous les autres temps (1), le second se change, pour ainsi dire, en un autre verbe, et complète ainsi tous ses temps : *eram*, *fui*, *ero*. Il y a des verbes qui ne sont défectueux que par la première personne : *ovas*, *ovat*; on ne trouve *ovo* nulle part. De même *daris*, *datur*. *Soleo* n'a pas de futur, *verro* n'a pas de parfait. On ignore de quel verbe vient *genui*; Varron seul a dit *genunt*. Cela ne doit pas étonner; car, en grec, on trouve aussi des *parfaits* et des *futurs* qui n'ont pas de présent : ἤνεγκα, ἔδραμον, οἶσω (2).

(1) *Inquam* se trouve quelquefois employé à l'imparfait, *inquiebat*.

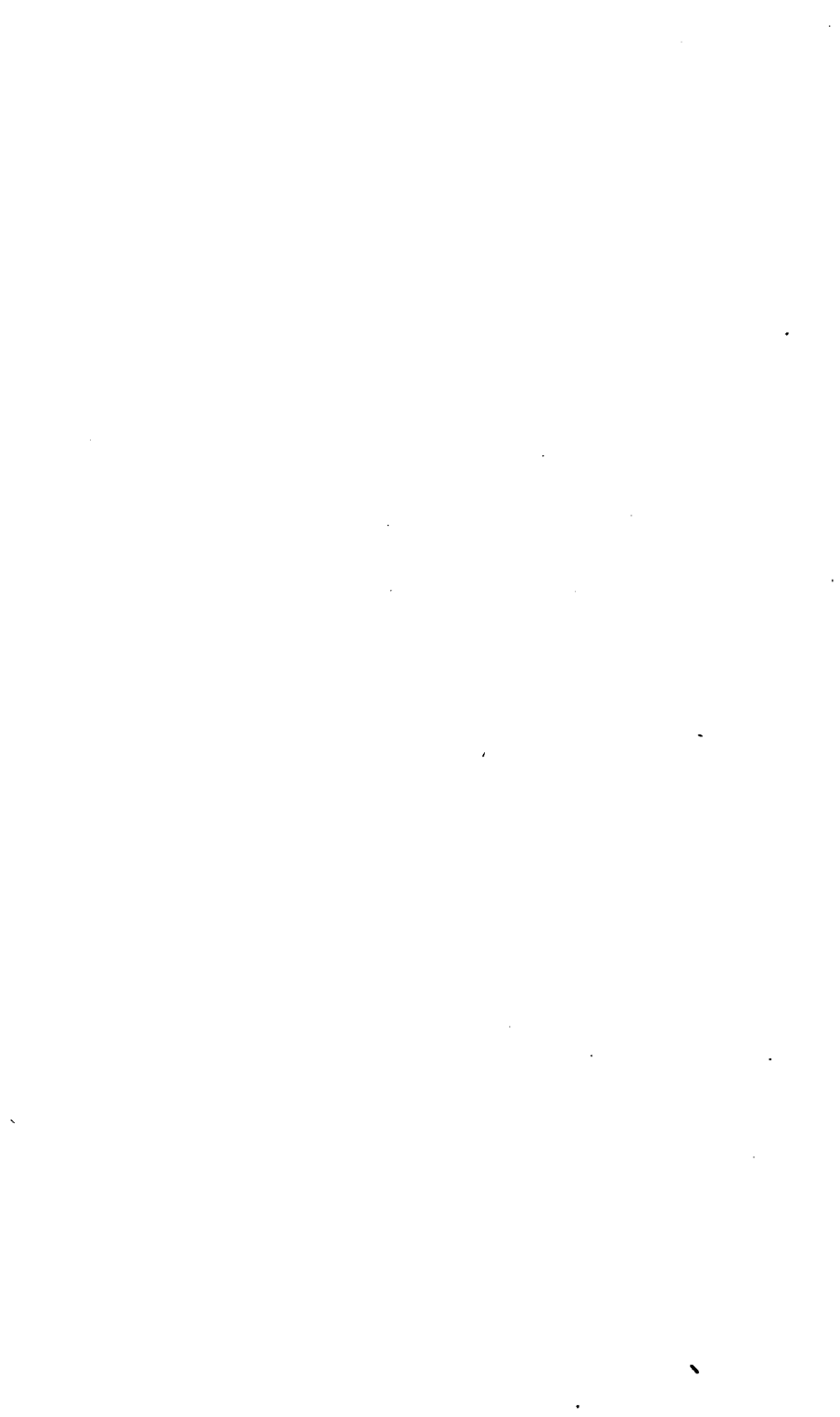
(2) Ces citations sont-elles bien justes? Non, car il en est

de ces verbes comme de λανθάνω et de μανθάνω. Sans doute leur présent n'est pas plus usité que λήθω et que μαθήω, mais il n'a pas moins existé. Ainsi ἤνεγκα vient de l'iusité ἐνέγκω; ἔδραμον vient de l'iusité δραμέω. Οἴσω est le futur de l'iusité οἶω, auquel φέρω a emprunté plusieurs temps.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



NOTES.



NOTES

SUR LE COMMENTAIRE DU SONGE DE SCIPION.

PAGE 18. *La certitude d'un tel avantage exigeait pour base celle de l'immortalité de l'âme.*

L'âme, chez les anciens philosophes, n'était pas un être abstrait, mais un être réel et matériel, de l'essence duquel il était de vivre et de penser. Ils la concevaient formée de la portion la plus subtile de la matière, ou du feu éther, auquel elle allait se réunir, après la mort du corps. Cette matière étant supposée éternelle, ainsi que nous le verrons bientôt, l'âme devait nécessairement être immortelle; et, en sa qualité de substance simple, émanée du feu principe, elle avait sa place dans la région la plus élevée du monde, et n'en descendait que par la force d'attraction de la matière inerte et ténébreuse dont étaient formés la terre et les éléments. Forcée alors d'animer les corps des hommes et des animaux, elle ne pouvait remonter vers la sphère lumineuse qu'après la décomposition de la masse brute qu'elle avait organisée.

On voit par là que les deux dogmes de la nature de l'âme et de son immortalité étaient essentiellement liés entre eux et avaient le même but, celui de conduire l'homme par la religion, en lui persuadant que la mort ne faisait que séparer la matière grossière de la substance éthérée qui le constituait animal intelligent et raisonnable, et qu'ainsi il ne mourait pas tout entier. (Vidend. Clem. Alex. *Strom.* lib. V; Plat. in *Gorgia*, in *Phæd.*, in *Repub.* lib. X; Virg. in *Æneid.* lib. VI, in *Georg.* lib. IV; Ocell. *Lucan.*; Arist. *de Mundo.*)

P. 23. *Lorsqu'ils s'élèvent jusqu'au Dieu tout-puissant, et lorsqu'ils parlent de l'entendement, etc.*

Nous reviendrons incessamment sur ces deux premières personnes de la trinité des anciens.

P. 24. *Ne trouvant pas d'image plus rapprochée de cet être invisible que le soleil, etc.*

Platon admet deux demiourgos, l'un invisible à l'œil, incompréhensible à la raison; l'autre visible, qui est le soleil, architecte de notre monde, et qu'il appelle le fils du père, ou de la première cause. (Proclus in *Timæo*.)

P. 26. *Il y a cinq genres de songes.*

Somnium est ipse sopor; insomnium, quod videmus in somnüs; somnus, ipse Deus, dit Servius, in *Æneid.* lib. V.

Ce chapitre de Macrobe est extrait, en grande partie, des deux premiers chapitres de l'*Oneirocritica* d'Artémidore, ouvrage futile quant au fond, mais qui ne manque pas d'intérêt pour les philologues.

Enfants du Sommeil et de la Nuit, les Songes étaient adorés en Grèce et en Italie. Ils étaient honorés d'un culte particulier chez les habitants de Sicyone, qui leur avaient dédié une chapelle dans le temple du dieu de la santé. On sait que les oniroscopes de l'antiquité prévenaient leurs dupes que, pendant la saison de la chute des feuilles, tous les rêves étaient fantastiques, et qu'ainsi il était inutile de les consulter. Nous ignorons si les pythies modernes accordent un pareil sursis aux cerveaux faibles qui veulent connaître leur avenir. (Vidend. *Cicer. de Divinat.*; Philo. *de Somnüs*.)

P. 33. *Du but ou de l'intention de ce songe.*

Cicéron, dans ses *Tusculanes*, liv. 1^{er}, chap. 12, revient vers ce même but, celui de la démonstration de l'immortalité de l'âme. Cette opinion sur le sort des âmes vertueuses,

après l'anéantissement du corps, accoutumait l'homme à braver la crainte de la mort. On n'ignore pas que les législateurs du Nord ont su tirer parti de ce ressort pour former une race de guerriers intrépides, et que les mystiques de l'Orient en ont profité pour former des solitaires, des moines, des fanatiques et des martyrs.

P. 36. *Le premier passage qui se présente est celui relatif aux nombres.*

Tout, dans cet univers, a été fait ; selon Pythagore, non par la vertu des nombres, mais suivant les proportions des nombres. Il croyait, dit M. Dégérando, trouver dans les lois mathématiques, ou hypothétiques, les principes des lois physiques ou positives ; et transportait, comme le fit depuis son imitateur Platon, dans le domaine de la réalité, les lois qui sont du domaine de la pensée.

Dans la théorie des nombres mystiques, l'unité s'appelle monade. Elle est, sous ce nom, le premier anneau de la chaîne des êtres, et l'une des qualifications que les anciens philosophes ont données à la Divinité. Le symbole de la monade est le point mathématique. De cet être simple est émanée la dyade, représentée par le nombre 2, et aussi par la ligne géométrique. Emblème de la matière ou du principe passif, la dyade est encore l'image des contrastes, parce que la ligne, qui est son type, s'étend indifféremment vers la droite et vers la gauche. La triade, nombre mystérieux, figurée par 3 et par le triangle équilatéral, est l'emblème des attributs de la Divinité, et réunit les propriétés des deux premiers nombres.

Pour de plus amples notions sur ces sublimes rêveries pythagoriciennes et platoniciennes, on peut consulter Mart. Capella, *de Nuptiis Philologię et Mercurii*, ainsi que le trentième chapitre d'Anacharsis.

P. 41. *Il nous reste à faire connaître les droits du septième nombre à la qualification de nombre parfait.*

(Vidend. Censorin. *de Die natali*, cap. 7.; Aulug. lib. III, cap. 10.)

P. 43. *Commencement et fin de toutes choses, la monade elle-même n'a ni commencement ni fin.*

Nous trouvons ici le germe et le modèle de la trinité des chrétiens. Macrobe distingue d'abord, avec Platon son maître, l'ἀγαθός des Grecs, l'être par excellence, et la première cause. Vient ensuite le logos ou le verbe, intelligence du Dieu suprême, appelé *mens* en latin, et νόος en grec. Quant à l'âme universelle, le *spiritus* de Virgile, il la place plus près du monde auquel elle donne la vie, et il la regarde comme la source de nos âmes. On voit que ce troisième attribut, qui n'est autre que le principe d'action universelle, reconnu dans la nature, semble tenir de plus près à la matière, tandis que le logos tient plus immédiatement à la monade, qui est toute intellectuelle.

Chalcidius, philosophe chrétien, savant platonicien du IV^e siècle, et commentateur de Timée, nous dit que son maître concevait premièrement un dieu suprême et ineffable, cause de tous les êtres; puis un second dieu, providence du père, qui a établi les lois de la vie éternelle et de la vie temporelle; enfin, un troisième dieu, nommé seconde intelligence, et conservateur de ces mêmes lois.

Ces principes métaphysiques, dit Eusèbe (*Præpar. evang.* lib. XI, cap. 18), sont bien antérieurs à Platon, et faisaient partie des dogmes des docteurs hébreux. Il aurait pu ajouter que les Juifs les tenaient des Égyptiens, qui, probablement, avaient trouvé cette trinité ou triade dans les livres attribués à Zoroastre. Du moins, le père Kircher, dans son *Œdipe* (tom. III, pag. 575), dit à la fin de son chapitre sur la théologie égyptienne: « Voilà les plus anciens dogmes théologiques enseignés par Zoroastre, ensuite par Hermès. »

P. 52. *Selon le Timée de Platon, l'origine de l'âme du monde est renfermée dans les termes du nombre 7.*

Le système planétaire des anciens était formé de sept sphères mobiles, y compris le soleil. Ces sept sphères, dont la terre, regardée comme immobile, ne faisait point partie, étaient chargées de tempérer la rapidité des mouvements de la sphère des fixes, et de régir les corps terrestres. Le souffle de vie qui leur était distribué était désigné par la flûte aux sept tuyaux, embouchée par le grand Pan, ou par le dieu universel, qui en tirait des sons auxquels elles répondaient. De là cette vénération pour le nombre 7, dans lequel se divise et se renferme la nature de ce souffle, d'après les principes de la théologie des païens, et de celle des chrétiens. « Comme le souffle de Pan, celui du Saint-Esprit est divisé en sept souffles. » (Saint-Justin, *Cohort. ad Gentil.* pag. 31.)

Dans ce chapitre de Macrobe, nous voyons l'âme universelle formée de la monade ou de l'unité. De cette unité, point mathématique, découlent de droite et de gauche 2 et 3, premiers nombres linéaires, l'un pair et l'autre impair; plus, 4 et 9, premiers plans, tous deux carrés, l'un pair et l'autre impair; enfin, 8 et 27, tous deux solides ou cubes, l'un pair et l'autre impair, ce dernier étant la somme de tous les autres.

Le nombre septénaire, à cause de son rapport aux sept planètes, a occupé le premier rang parmi les nombres sacrés chez tous les peuples de l'ancien monde. Il y avait sept castes chez les Indiens et chez les Égyptiens; le Nil avait sept embouchures, le lac Mœris sept canaux, et les Perses avaient leurs sept grands génies ou archanges, formant le cortège d'Orsmusd, leurs sept pyrées, et Ecbatane avait ses sept enceintes, etc. A l'imitation de leurs anciens maîtres, les Juifs divisaient Jérusalem en sept quartiers; leur tabernacle ne fut fini qu'au bout de sept mois, et la construction de leur temple dura sept ans; leur création fut terminée, selon Moïse, en sept jours, leur chandelier a sept branches, etc. Enfin, ce nombre, qui se reproduit si souvent dans le système religieux des chrétiens, est répété vingt-quatre fois dans l'Apocalypse.

P. 64. *Nous esquivons quelquefois cet avenir, en parvenant à apaiser les dieux par des prières et des libations.*

C'est cette opinion qui a fait la fortune de l'ordre sacerdotal chez toutes les nations de la terre.

P. 67. *Il y a quatre genres de vertus : vertus politiques, vertus épuratoires, vertus épurées, vertus exemplaires.*

Macrobe met, avec raison, au premier rang, les vertus politiques, ou celles de l'homme social. Ce sont les seules dont parle Cicéron dans le Songe de Scipion. Les vertus épuratoires ou philosophiques sont moins méritantes, parce qu'elles séparent l'homme de la vie active de la société; mais les deux autres genres, tels que les décrit Plotin, appartiennent proprement à la mysticité, et ne sont bons qu'à surcharger les sociétés humaines de membres inutiles, tels que les anachorètes de la Thébàide, et ces nombreux couvents de moines qui, depuis quatorze cents ans, sont les vers rongeurs des états catholiques romains.

P. 74. *Mais les chefs des sociétés politiques rentrent, après leur mort, en possession du séjour céleste.*

C'est l'origine de l'apothéose. Auguste, dit Horace, *purpureo bibit ore nectar.*

P. 76. *Opinion des anciens philosophes sur les enfers, et sur la vie ou la mort de l'âme.*

Pour de plus amples notions sur cette théologie, voyez Porphyre, *de Antro Nympharum*; le livre X^e de la République de Platon; Plutarque, *de Facie in orbe lunæ*; et l'Apocalypse, ouvrage qu'on peut considérer comme un rituel d'initiation, ou comme un catéchisme maçonnique des loges de la Jérusalem céleste.

P. 81. *Opinion de Platon sur les enfers, etc.*

A l'appui des chapitres 11, 12 et 13, voyez Platon, *de*

Republica, lib. X; de *Legibus*, lib. X; in *Gorgia*, in *Timæo*. Porphyre, de *Abstinencia*. Beausobre, *Manichéisme*, tom. II; Plutarque, de *Facie in orbe lunæ*, de *Iside*; Virgile, *Énéide*, liv. VI.

P. 116. *Le soleil, chef, roi, modérateur des autres flambeaux célestes.*

Cet astre, appelé par Platon le fils de l'Être-Suprême (de *Repub.* lib. VII), que les Manichéens ont nommé Christ (Théodoret, *Hæres. fab.* lib. I, 26, 213; Cyrille, *Cathoc.* 15, sect. 2), et que Pline l'Ancien regarde comme la première divinité de l'univers, a été dignement célébré dans ce bel hymne de Mart. Capella.

*Ignoti vis celsa patris, vel prima propago,
Fomes sensificus, mentis fons, lucis origo,
Ultra mundanum fas est cui cernere patrem,
Et magnum spectare Deum...*

*Te Serapim Nilus, Memphis veneratur Osirim,
Dissona sacra Mithram, Ditemque, ferumque Typhonem.*

Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.

P. 129. *Cependant le sentiment des Égyptiens est plus satisfaisant pour ceux qui ne se contentent pas des apparences.*

Ce sentiment des Égyptiens fut le principe des belles idées de Copernic relativement au système général du monde. Nous reviendrons bientôt sur ce sujet.

P. 134. *Cependant les cinq autres sphères mobiles partagent, avec le soleil et la lune, le pouvoir de déterminer nos actions et leurs résultats.*

Voyez l'éloquente dissertation de Favorinus contre les astrologues (Aulug. lib. XIV, cap. 1). Voyez aussi, au sujet de cette opinion des Chaldéens, adoptée par Sénèque (*Consolatio ad Marciam*, cap. 18), par Manilius, par Firmicus et par

Ausone, le traité de Cicéron *de Divinatione*; Sext. Empiric. *Advers. mathemat.* cap. 21; Saint Augustin, *de Civit. Dei*; Simplicius, *in Epictet.* cap. 1, etc.

P. 141. Cette colonne d'ombre, qui s'étend jusqu'à l'orbite solaire, ferme tout passage à la lumière, etc.

Macrobe nous dit ici que la longueur de cette colonne est de 4,800,000 stades, ou de 20,000 lieues; et Pline l'Ancien, liv. II, chap. 10, pense que cette colonne ne s'étend que jusqu'à la lune, éloignée de la terre, suivant Ératosthène, de 780,000 stades, ou de 32,500 lieues; d'où il suivrait que les deux distances de la terre à la lune et au soleil seraient entre elles comme 1 : 6 $\frac{2}{3}$, au lieu d'être comme 1 : 395 $\frac{1}{3}$, d'après les observations les plus récentes.

Les anciens, si peu instruits de la distance réciproque des planètes, ne l'étaient pas davantage sur la grosseur de ces corps errants, puisque le même Macrobe termine ce chapitre en nous démontrant que le soleil est huit fois plus grand que la terre; erreur un peu moins grossière que celle de ce philosophe grec qui croyait l'astre du jour un peu plus grand que le Péloponèse.

P. 142. Le jour de l'équinoxe, avant le lever de cet astre, on disposa sur un plan horizontal, etc.

Pour ces horloges solaires équinoxiales dont on se servait en Égypte, et par le moyen desquelles Ératosthène mesura ou vérifia la mesure de la terre, voyez Vitruv. *Architect.* lib. IX; Cleomed. *de Meteorol.*; Martiana Capella, lib. *de Geometria*.

P. 149. Ces préparatifs terminés, nos astronomes, qui s'étaient attachés, pendant une des nuits suivantes, etc.

Il résulterait de là que les inventeurs du zodiaque auraient placé les douze symboles hiéroglyphiques, non dans le lieu qu'occupait le soleil, mais dans la partie du ciel opposée, de manière que la succession des levers du soir de chaque signe eût réglé le calendrier, et eût exprimé la marche des nuits.

P. 151. *A cet instant de la naissance du monde, qui trouva le Belier au sommet du ciel, le Cancer montait à l'horizon.*

Ce thème généthliaque s'accorde parfaitement avec le sentiment de Porphyre (*de Antro Nympharum*), qui fait commencer l'année égyptienne à la néoménie du Cancer, et conséquemment au lever de Sirius, qui monte toujours avec ce signe. C'est parce que le lever de la canicule excite l'intumescence des eaux du Nil, que les prêtres du pays faisaient présider le Cancer à l'heure natale du monde. Cette position du zodiaque ne peut, en effet, convenir qu'à l'Égypte, qui suit, pour ses opérations agricoles, un ordre presque inverse de celui observé dans les autres climats : d'où l'on peut conclure que les anciens écrivains ont fait, avec raison, honneur à cette contrée de l'invention des sciences astronomiques.

P. 155. *Pour votre terre immobile et abaissée au milieu du monde, etc.*

Cicéron a mieux aimé suivre le sentiment de Platon, d'Aristote et d'Archimède, que celui de la secte italique fondée par Pythagore, ou celui de la secte ionique fondée par Thalès, qui, probablement, avait apporté d'Égypte le mouvement de la terre, 600 ans avant l'ère vulgaire. Parmi les philosophes qui pensaient comme Thalès et Pythagore, on cite Philolaüs, Nicéas de Syracuse, Aristarque de Samos, Anaximandre, Séleucus, Héraclide de Pont, et Ecphantus. Ces deux derniers n'attribuaient cependant à la terre que le mouvement sur son axe, ou diurne. En général, les pythagoriciens soutenaient que chaque étoile est un monde, ayant, comme le nôtre, une atmosphère et une étendue immense de matière éthérée. C'est d'après des autorités aussi positives que Copernic a donné son système. (Vidend. Arist. *de Cælo*; Senec. *Quæst. natur.* lib. VII; Fréret, Académie des Inscript. tom. XVIII, p. 108.

P. 160. *Quels sons puissants et doux remplissent la capacité de mes oreilles?*

On dit que Pythagore, après avoir fait un premier essai des consonnances musicales sur des marteaux, en fit un second sur une corde sonore tendue avec des poids. Pressée dans sa moitié précise, elle lui donna le diapason ou l'octave; dans son tiers elle rendit le diapentès ou la quinte; dans son quart, le diatessaron ou la quarte; dans son huitième elle donna le ton, et dans son dix-huitième le $\frac{1}{2}$ ton. Le ton, dans le rapport de 9 à 8, et le $\frac{1}{2}$ ton, dans celui de 256 à 243, servaient à remplir les intervalles du diapason, du diapentès et du diatessaron; car l'harmonie des anciens se composa d'abord de ces trois consonnances, auxquelles on ajouta plus tard le diapason et le diapentès, puis le double diapason.

Cette découverte, dit l'abbé Batteux dans ses notes sur Timée de Locres, fit un si grand éclat dans le monde savant, qu'on voulut l'appliquer à tout, et particulièrement au système de l'univers. En conséquence, on plaça, sur chacun des orbes mobiles, une sirène ou une muse chargée de surveiller l'exécution d'une suite de sons qui, représentée par les syllabes dont nous nous servons pour solfier, donnerait :

Pour	{	la Lune, <i>si, ut, ré</i> , etc.
		Vénus, <i>ut, ré, mi</i> , etc.
		Mercure, <i>ré, mi, fa</i> , etc.
		le Soleil, <i>mi, fa, sol</i> , etc.
		Mars, <i>fa, sol, la</i> , etc.
		Jupiter, <i>sol, la, si</i> , etc.
		Saturne, <i>la, si, ut</i> , etc.

De la terre à la lune 1 ton; de la lune à Vénus $\frac{1}{2}$ ton; de Vénus à Mercure $\frac{1}{2}$ ton; de Mercure au soleil 1 ton $\frac{1}{2}$; du soleil à Mars 1 ton; de Mars à Jupiter $\frac{1}{2}$ ton; de Jupiter à Saturne $\frac{1}{2}$ ton; de Saturne au ciel des fixes $\frac{1}{2}$ ton. En

tout 6 tons. Quelques écrivains, du nombre desquels est Pline (lib. II, cap. 23), assurent que de la terre au ciel on comptait 7 tons, ou de Saturne à l'empyrée 1 ton $1/2$; car Vénus et Mercure avaient la même portée. (Voyez Anachars. cap. 27, 31.; Mém. de l'Académ. des Inscript., Mus. des anc.; Arist. Probl. 19 et 39; Plutarq. *de Musica*; Censorinus, *de Die natali*, cap. 10 et 13; Martian. Capella, Boëce, Ptolémée.)

P. 175. *C'est, sans doute, parce que les premiers ils firent servir la poésie et la musique à amollir des peuplades sauvages.*

C'est un fait démontré par mille expériences, que la plus mauvaise musique produit sur les peuples barbares des sensations plus fortes, sans comparaison, que n'en peut exciter la plus douce mélodie chez les nations civilisées. Forster assure, dans son Voyage autour du Monde, que Cook avait à son bord un joueur de cornemuse qui fit de grands miracles dans la mer du Sud, où il jeta quelques insulaires dans d'incroyables extases. On a vu aussi, vers le milieu du siècle dernier, un missionnaire qui, se défiant de sa théologie, se munit d'une guitare, et attira à lui, comme par enchantement, des troupes entières de sauvages dans l'Amérique méridionale, où il parvint à fixer, dans quelques cabanes, des hommes qui avaient voyagé, depuis le berceau, au sein des forêts, et erré constamment de solitude en solitude.

P. 185. *Les contrées qui bornent, de part et d'autre, la vaste circonférence de la zone centrale, sont inhabitables.*

Cette division du ciel et de la terre en cinq zones ou ceintures, dont celle du centre, ainsi que les deux qui avoisinent les pôles, passaient pour inhabitables, n'était pas une invention du vulgaire ignorant, mais bien un système adopté par les plus célèbres philosophes, les plus grands historiens et les plus habiles géographes de la Grèce et de Rome. Suivant cette théorie, les fertiles et populeuses régions situées sous la zone

torride, qui fournissent à leurs habitants, non-seulement le nécessaire, mais toutes les commodités de la vie, qui, de plus, font passer leur superflu dans toutes les autres contrées de la terre, étaient regardées comme le séjour de la stérilité et de la désolation; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette erreur subsista même après les conquêtes d'Alexandre, et après des entreprises commerciales faites dans plusieurs parties de l'Inde, situées entre les tropiques. Cette imperfection des connaissances géographiques est d'autant plus inconcevable, que quatre grands empires ont successivement gouverné l'ancien monde.

P. 191. *La zone australe, dont les habitants ont les pieds diamétralement opposés aux nôtres.*

Depuis plus de 2,000 ans qu'on connaît la rondeur de la terre, les savants n'ont pas douté qu'il n'y eût des peuples antipodes les uns des autres. Ce n'a été que dans les temps d'une stupide ignorance, où toutes les lumières des mathématiques étaient éteintes, qu'on a pu douter de leur existence.

P. 204. *Bien que le monde soit éternel, l'homme ne peut espérer de perpétuer sa gloire et sa renommée.*

A l'appui du système de l'éternité du monde admis par presque toute l'antiquité, voyez le Traité des causes premières par Ocellus de Lucanie, traduction de l'abbé Batteux, ainsi que la lettre d'Aristote à Alexandre, *de Mundo*.

Ocellus, dit Eusèbe (Préparat. évangél. liv. I^{er}, chap. 7), était dans les principes de la philosophie égyptienne, qui assurait que l'homme et les animaux avaient toujours été avec le monde, et qu'ils étaient un de ses effets, éternels comme lui. Il s'est fait, disait-il, il se fera encore des changements violents dans quelques endroits de la terre, soit par le déplacement de la mer, soit par des tremblements de terre;

mais, malgré cela, sa constitution n'a jamais été détruite, et ne le sera jamais. La nature conservera toujours ses divisions tranchantes, celles des causes actives et passives, ainsi que son système de génération et de destruction.

On ne s'étonnera pas que deux opinions aussi opposées que celles de la naissance du monde (note de la page 151) et de son éternité, aient eu l'Égypte pour berceau, si l'on fait attention que les prêtres de ce pays avaient deux doctrines, l'une exotérique ou commune à tous, et l'autre ésotérique ou secrète, qu'ils ne communiquaient qu'à des disciples choisis. Cet usage passa de l'Égypte en Grèce.

On sait qu'Aristote avait adopté le sentiment d'Ocellus sur l'éternité du monde, formé, selon ces deux philosophes, par les qualités physiques de ses principes composants, et non par l'action de la Divinité. Voyez le chapitre 5 de la lettre précitée, ayant pour titre : *Pourquoi le monde ne se détruit pas, étant composé de principes contraires.*

P. 211. *Il est plus d'une manière de supputer les années.*

C'est dans l'astrologie qu'il faut chercher l'origine de cette période dont parle Cicéron d'après Platon, qui, dans son *Timée*, exige, pour que la grande année soit complète, que les révolutions des huit sphères mobiles, y compris le ciel des fixes, soient exactement renfermées un certain nombre de fois dans l'immense période qu'il appelle parfaite, et qui rétablit tout le ciel dans sa position primitive.

La période chaldaïque, la plus longue de toutes, renfermait 4,320,000 années, ou 12 fois 36,000 ans. Cette dernière peut donc être regardée comme un des grands mois de la grande année dont parle Virgile :

Incipient magni procedere menses. (Eclog. IV.)

(Vidend. Cicer. *de Divinat.* lib. II; *de Natura Deorum*, lib. II; Censorinus, *de Die natali*, cap. 18; Salmas. *de Anno*

climat.; Firmicus, lib. II, cap. 15; Ptolem. *Tetrab.* lib. I, cap. 22.

P. 219. *C'est à quoi font allusion les physiciens, quand ils appellent le monde un grand homme, et l'homme un petit monde.*

Les premiers philosophes qui raisonnèrent sur la Divinité, la placèrent dans l'être immense au sein duquel nous vivons et nous respirons, par lequel nous sommes formés et détruits, qui fournit les matériaux de notre existence, et qui en reçoit les débris éternels.

Ils n'en ont fait, en généralisant leurs idées, qu'un seul et unique être, éternel, immense, qui comprend tout en soi, et qui renferme le principe de vie et d'intelligence auquel participent en commun tous les êtres vivants et intelligents. Rien de plus connu que la figure allégorique du grand Pan, ou dieu, nature universelle; et que la comparaison de l'univers à un grand homme, et de l'homme à un petit univers. (Vidend. Euseb. *Præp. evang.* lib. III, cap. 9; Augustin. *de Civit. Dei*, lib. IV, cap. 121; Procl. *in Timæum*, lib. V; Plotin. *Ennead.* V, lib. II, cap. 12; Marc-Aurel. lib. IV, cap. 34.

TABLE DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

SATURNALES.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I. De l'exactitude avec laquelle Virgile a décrit les diverses manières de sacrifier.....	PAGE
CHAP. II. Du goût que Virgile a montré dans l'emploi des mots consacrés aux cérémonies religieuses.....	6
CHAP. III. Ce que l'on entend par les mots <i>sacré</i> , <i>profane</i> , <i>saint</i> et <i>religieux</i> . Du soin que Virgile a mis à conserver le sens propre de ces expressions...	10
CHAP. IV. Ce qu'il faut entendre par le mot <i>delubrum</i> (petit temple ou partie d'un temple). Ce que sont les dieux Pénates. Le goût pur de Virgile se montre même dans l'emploi qu'il fait de ces mots.....	16
CHAP. V. De la rigoureuse exactitude de Virgile à spécifier les différentes espèces de victimes, et pourquoi il appelle Mézence contempteur des dieux.....	20
CHAP. VI. Des connaissances surprenantes de Virgile relativement aux cérémonies religieuses, tant romaines qu'étrangères: la preuve en est dans sa description des sacrifices offerts au dieu de Délos, et à Hercule vainqueur.....	25
CHAP. VII. Les passages de Virgile auxquels le commun des lecteurs ne fait pas attention, n'en ont pas moins un sens profond. Pourquoi il est permis de tuer ceux	

qui sont frappés d'anathème.	PAGE 29
CHAP. VIII. Des passages altérés dans Virgile, parce qu'ils sont mal énoncés. Plusieurs de ses expressions qui semblent jetées au hasard ont un but. De quelques autres sujets.	32
CHAP. IX. Formules d'évocation pour les dieux tutélaires des ennemis, et d'imprécation contre leurs villes et leurs armées.	35
CHAP. X. Pourquoi Virgile, au troisième livre de l'Énéide, nous présente son héros immolant un taureau à Jupiter. A quels dieux cet animal doit être sacrifié. .	39
CHAP. XI. Lorsque Virgile dit, au premier livre des Géorgiques, <i>Présente-lui du vin, du lait et du miel</i> , il entend qu'il faut sacrifier à Cérès avec du vin miellé. Pourquoi, dans le premier et le huitième livre de l'Énéide, il fait faire sur une table des libations qui n'auraient dû être faites que sur un autel.	41
CHAP. XII. Pourquoi Virgile a assigné des prêtres saliens à Hercule, et pourquoi il leur donne des couronnes de peuplier.	45

LIVRE QUATRIÈME.

CHAP. I. Du pathétique puisé dans la manière d'être des individus.	49
CHAP. II. Pathétique résultant de l'accent oratoire. . . .	51
CHAP. III. Mouvements pathétiques tirés de l'âge, du rang, de la faiblesse, du lieu et du temps.	55
CHAP. IV. Du pathétique tiré du motif, du mode et des moyens.	60
CHAP. V. Pathétique tiré des arguments <i>a simili</i>	65
CHAP. VI. Arguments pathétiques <i>a majori</i> et <i>a minori</i> . .	68

LIVRE CINQUIÈME.

CHAP. I. Virgile l'emporte sur Cicéron, sinon sous d'autres rapports, du moins sous celui d'avoir excellé dans tous les genres, tandis que le second n'a excellé que dans un seul. Des quatre genres d'éloquence et des deux espèces de style.....	PAGE 76
CHAP. II. De ce que Virgile a emprunté aux Grecs. L'Énéide tout entière est calquée sur l'Iliade et sur l'Odyssée d'Homère.....	82
CHAP. III. Des divers passages que Virgile a traduits d'Homère.....	88
CHAP. IV. Passages tirés d'Homère dans le premier livre de l'Énéide.....	93
CHAP. V. Passages tirés d'Homère dans le deuxième livre de l'Énéide.....	98
CHAP. VI. Emprunts que Virgile a faits à Homère, et qu'il a insérés dans son cinquième et dans son sixième livre.....	102
CHAP. VII. Emprunts que Virgile a faits à Homère, et qu'il a insérés dans son cinquième et dans son sixième livre.....	106
CHAP. VIII. Vers du septième et du huitième chant pris d'Homère.....	111
CHAP. IX. Passages du neuvième livre tirés d'Homère.....	116
CHAP. X. Emprunts faits à Homère dans les autres livres de l'Énéide.....	120
CHAP. XI. Sur les passages que Virgile a imités d'Homère, et dans lesquels il semble supérieur à son modèle.....	124
CHAP. XII. Des passages où le mérite des deux poètes est égal.....	132
CHAP. XIII. En quels endroits Virgile n'atteint pas à la hauteur imposante de son modèle.....	135

CHAP. XIV. Virgile s'est tellement complu à imiter Homère, qu'il a voulu copier même quelques-uns de ses défauts. Soins qu'il a mis à calquer ses épithètes et tous les autres ornements qui prêtent de la grace au discours.	PAGE 149
CHAP. XV. Différence entre le dénombrement des trou- pes fait par Virgile et celui fait par Homère.	154
CHAP. XVI. De la ressemblance des deux dénombre- ments, et du fréquent emploi, chez les deux poètes, des pensées morales. En quels endroits Virgile s'écarte d'Homère, soit par hasard, soit à dessein, et en quels autres il dissimule l'imitation.	159
CHAP. XVII. Virgile n'a pas établi convenablement le principe de la guerre entre les Troyens et les Grecs. Des ressources qu'il a trouvées pour son poème dans Apollonius et dans Pindare. Comme il aime à em- prunter à la langue grecque ses mots et ses tournures.	164
CHAP. XVIII. Quels sont les passages que Virgile a pris aux auteurs grecs avec tant d'art, qu'on peut à peine dire d'où ils sont tirés.	169
CHAP. XIX. Des différents passages que Virgile a pris aux Grecs dans son quatrième et son neuvième livre.	175
CHAP. XX. Du Gargare et de la Mysie, dont parle Virgile au premier livre des Géorgiques.	183
CHAP. XXI. Des diverses espèces de coupes.	187
CHAP. XXII. De quelques autres passages de Virgile...	193

LIVRE SIXIÈME.

CHAP. I. Des demi-vers ou des vers entiers que Virgile a empruntés des anciens poètes latins.	198
CHAP. II. Des passages entiers, ou légèrement altérés, que Virgile a pris dans les anciens auteurs latins; et de ceux qui, malgré leur changement, laissent recon- naître à quelle source ils sont puisés.	209

CHAP. III. Des passages que quelques auteurs ont pris dans Homère, et que Virgile a empruntés à ces derniers.....	PAGE 220
CHAP. IV. Des mots latins, grecs et étrangers, dont Virgile paraît s'être servi le premier, tandis que d'autres avant lui les avaient déjà employés.....	223
CHAP. V. Épithètes qui, paraissant nouvelles dans Virgile; ont été cependant employées par les anciens....	229
CHAP. VI. Des figures qui sont tellement propres à Virgile, qu'on ne les trouve jamais, ou qu'on les trouve bien rarement chez les autres écrivains.....	233
CHAP. VII. De la signification, dans Virgile, des trois mots <i>vexare</i> , <i>illaudatus</i> et <i>squalere</i>	240
CHAP. VIII. Explication de trois autres passages de Virgile.....	246
CHAP. IX. Signification et origine du mot <i>bidentes</i> . <i>Eques</i> est quelquefois employé pour <i>equus</i>	252

LIVRE SEPTIÈME.

CHAP. I. Dans quelles occasions et sur quels sujets l'on doit philosopher à table.....	257
CHAP. II. Quels sont les sujets sur lesquels chacun des convives préfère être interrogé.....	264
CHAP. III. Des diverses sortes de traits malins, et de la réserve avec laquelle il faut en user à table.....	268
CHAP. IV. Les mets simples doivent être préférés aux mets composés, comme plus faciles à digérer.....	275
CHAP. V. Ce ne sont pas les aliments simples, mais les aliments composés qui sont d'une plus facile digestion.	282
CHAP. VI. Le vin est, de sa nature, plutôt froid que chaud. Pourquoi les femmes s'enivrent difficilement, et les vieillards promptement.....	291
CHAP. VII. La complexion des femmes est-elle plus froide ou plus chaude que celle des hommes? Pour-	

quoi le moût n'enivre pas.....	PAGE 296
CHAP. VIII. De la digestion facile ou difficile de certains aliments, et de quelques autres questions très-subtiles.....	301
CHAP. IX. Pourquoi ceux qui tournent sur eux-mêmes éprouvent des vertiges. Comment il se fait que le cerveau, dépourvu de sentiment, communique aux autres parties du corps la faculté de sentir; et, en passant, de quelques-unes de ces parties qui sont privées de sensibilité.....	305
CHAP. X. Comment il se fait que les parties antérieures de la tête blanchissent et deviennent chauves les premières. Pourquoi la voix des femmes et des eunuques est-elle plus faible que celle des hommes?.....	312
CHAP. XI. Pourquoi ceux qui éprouvent de la honte ou de la joie rougissent-ils, tandis que ceux qui ont peur pâlisent?.....	316
CHAP. XII. De quinze questions proposées par Aviénus à Disarius.....	318
CHAP. XIII. Horus propose trois questions à Disarius..	329
CHAP. XIV. Pourquoi l'image des objets vus dans l'eau nous paraît plus grande que ne sont ces objets. De la vision en général : résulte-t-elle de l'émission des rayons partis des objets et qui se peignent dans l'œil, ou de l'émission des rayons émanés de l'œil lui-même?.....	336
CHAP. XV. Platon a-t-il eu raison de dire que les aliments solides descendent dans l'estomac, et que les liquides passent par la trachée-artère, et de là dans les poumons?.....	343
CHAP. XVI. L'œuf a-t-il existé avant la poule, ou la poule avant l'œuf?.....	349

*Traité sur la concordance et la différence des verbes
grecs et latins.*

CHAP. I. De la différence et des rapports des verbes dans les deux langues.....	PAGE 362
CHAP. II. Des formes.....	363
CHAP. III. Des conjugaisons.....	367
CHAP. IV. Du présent.....	369
CHAP. V. Du prétérit imparfait.....	371
CHAP. VI. Du parfait.....	376
CHAP. VII. Du plus-que-parfait.....	380
CHAP. VIII. Du futur.....	381
CHAP. IX. Du présent passif.....	385
CHAP. X. De l'imparfait passif.....	386
CHAP. XI. Du parfait et du plus-que-parfait passifs...	387
CHAP. XII. Du futur passif.....	388
CHAP. XIII. De l'indicatif, qu'on peut appeler aussi mode défini.....	389
CHAP. XIV. Sur la formation de l'indicatif.....	393
CHAP. XV. De la formation du passif.....	400
CHAP. XVI. De l'impératif.....	405
CHAP. XVII. Du conjonctif.....	411
CHAP. XVIII. De l'optatif.....	413
CHAP. XIX. De l'infinitif.....	416
CHAP. XX. Des impersonnels.....	426
CHAP. XXI. Des formes ou des différences extérieures des verbes.....	428
CHAP. XXII. Des verbes qui marquent l'intention..	<i>id.</i>
CHAP. XXIII. Des verbes qui marquent un commence- ment d'action.....	429
CHAP. XXIV. Des verbes qui marquent une action ré- pétée.....	430

CHAP. XXV. Des formes mises dans les verbes à la place d'autres formes.....	PAGE 431
CHAP. XXV. Des différentes espèces de verbes.....	432
CHAP. XXVI. Des verbes défectueux.....	436
Notes sur le Commentaire du Songe de Scipion.....	443

FIN DE LA TABLE.

RR
JL